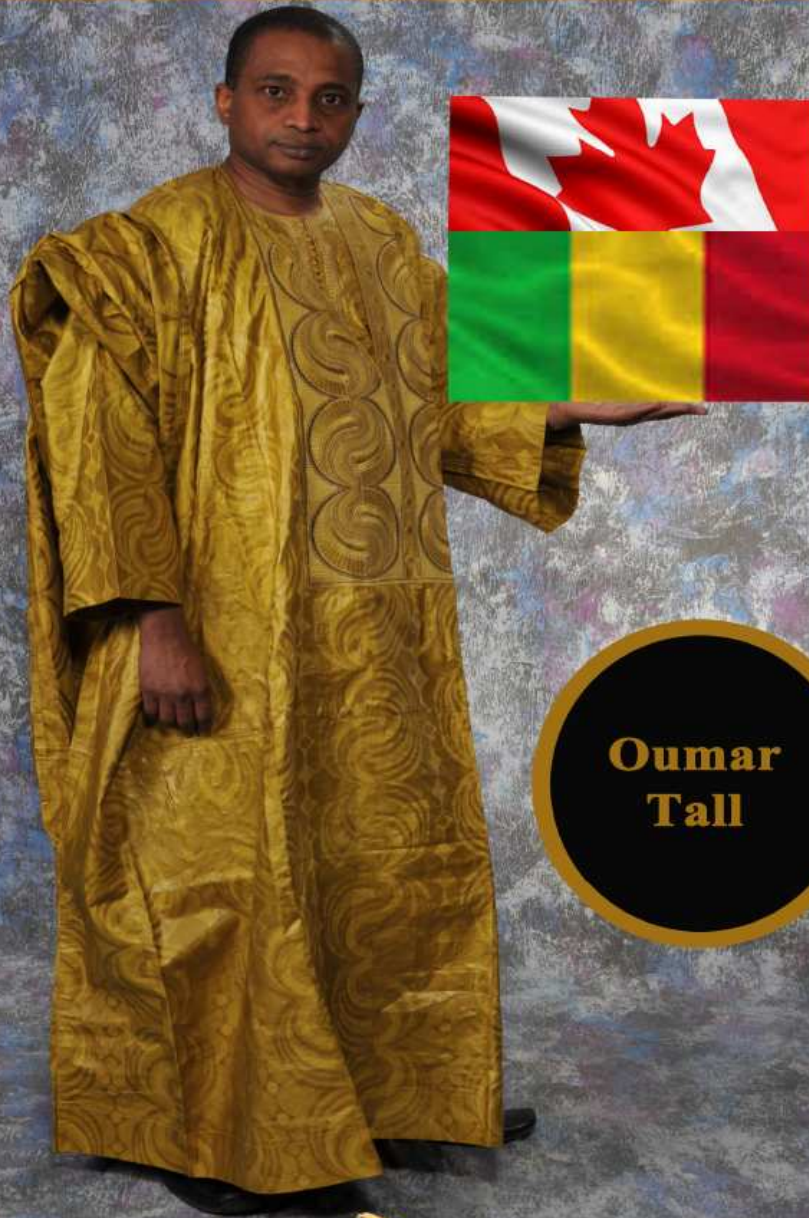


**Grandir au Mali, vivre au Canada
Le Chemin de Sambourou**



**Oumar
Tall**

© Philippe B...

GRANDIR AU MALI, VIVRE AU CANADA

OUMAR TALL



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Tall, Oumar, 1964-

Grandir au Mali, vivre au Canada : le chemin de Sambourou

ISBN 978-2-924224-49-6

1. Tall, Oumar, 1964- - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

PS8639.A434G72 2014
PS9639.A434G72 2014

C843'.6

C2014-940989-3

Conception graphique de la couverture: M.L. Lego
Photos des couverts : Jim Lego

© Oumar Tall, 2014

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales
du Québec, 2014

ISBN: 978-2-924224-50-2

Ce livre est également disponible en format papier

<http://editionslpd.com>

À la mémoire de ma grand-mère, *Badji Bah*,
de mon père, *Seydou Karamogo Tall*
et de ma grande sœur *Fadima Tall dite Mima*.

‘La famille est sacrée. Fais tout ce que tu peux pour la famille sans jamais espérer attendre quoi que ce soit en retour. Fais ta part selon tes moyens. Mais fais-le.’

Seydou Karamogo TALL

Préface

Pierre Magnière

Quel honneur et quel bonheur !

Oumar Tall me propose d'écrire quelques mots pour introduire le récit du cheminement de Sambourou. Depuis plus de 20 ans, ma famille et moi sommes amis d'Oumar, Damba et ses deux enfants, Madani et Madina.

Qu'avons-nous en commun ? Sûrement pas le chemin puisque lui et son épouse ont fait le trajet de l'Afrique vers l'Occident alors que nous avons fait le trajet dans l'autre sens et vivons actuellement à Dakar. Par contre, nous avons en commun une certaine ouverture envers ce qui est différent, une volonté de passer à l'action et une certaine quête du sens de la vie.

En lisant le récit d'Oumar, j'imagine Madani et Madina chanter le refrain de Joe Dassin: «Qu'il est long, qu'il est loin ton chemin, Papa!». C'est un chemin qui part de Mopti, au Mali, pour aller ensuite à Montréal, au Québec.

C'est un chemin qui part de la vie de village au bord du Niger où nous avons le temps de vivre, où il semble qu'un instant dure longtemps, où on se demande si on ne vit pas de la même façon depuis toujours.

Ce chemin les a conduits de l'autre côté de l'Atlantique, de l'autre côté où on n'a jamais le temps, de l'autre côté où tout change tout le temps dans le «cloud du net planétaire».

Sambourou observe avec son regard d'enfant les couleurs de Mopti, la tendresse de sa grand-mère, le fonctionnement de sa fratrie, les grands qui sont au lycée ainsi que le porteur d'eau qui ne peut plus livrer d'eau. C'est un monde vivant.

Sa route passe à Bamako avec des surprises puis arrive au pied du Mont-Royal, au Québec. Il possède toujours ce regard candide face aux comportements de la société canadienne, où les rapports humains sont codés à leur façon. C'est un monde si différent !

Le cheminement de Sambourou et de son épouse a appris à leurs enfants qu'il faut aller de l'avant, qu'il faut construire sa vie. L'important n'est pas le chemin, mais le cheminement de la vie.

Cheminer, c'est observer et grandir.

Cheminer, c'est apprécier et vivre.
Cheminer, c'est un exemple pour les jeunes.

Merci, Oumar, pour ton livre «Grandir au Mali, vivre au Canada.»

Remerciements.

Qu'il me soit permis de remercier les personnes suivantes:

Tout d'abord, mes parents pour tous les sacrifices qu'ils se sont consentis pour m'élever. Ma femme, Damba, ainsi que mon fils, Madani, et ma fille, Madina, pour tout leur soutien et leur amour, même si je grugeais quelquefois sur le temps familial pour écrire ce livre.

Mes remerciements vont à l'endroit de mon oncle, tonton Hady, son épouse, tantie Ami, pour tout leur soutien tant moral que matériel.

Pierre Magnière, sa femme Ivelyse et leurs enfants Alexis, Anaïs et Alison pour leur grande amitié et leur soutien ô combien multiforme à notre endroit depuis déjà plusieurs décennies.

Marielle Richers, la grand-mère québécoise de mes enfants, ainsi que toute sa famille pour leur grand soutien.

Odette Bouchard, une grande amie de notre famille, pour sa constante disponibilité.

Julie Lavergne, son conjoint Abrams Eugène et leur garçon Éric pour toute l'attention qu'ils nous ont portée depuis plusieurs années déjà.

Mon éditeur, La Plume D'or, qui m'a fait confiance en publiant ce livre.

Enfin, mes remerciements vont également à mes sœurs, mes frères, mes cousines, mes cousins, mes tantes, mes oncles, mes grands-mères et mes grands-pères... Vous aurez compris, il s'agit de la grande famille élargie, socle de la société africaine. Que tous trouvent ici l'expression de ma très profonde gratitude.

AVERTISSEMENT.

Que suis-je venu faire dans le champ littéraire? Est-ce pour renouer avec un vieux rêve que je caressais lorsque j'étais dans des petites classes, celui de devenir, un jour, auteur engagé de la trempe d'Aimé Césaire dont je connaissais plusieurs textes poétiques par cœur? Est-ce pour reconforter, si peu soit-il, cet ancien professeur des petites classes qui, après avoir réussi mon D.E.F¹, était étonné de me voir en 10^{ème} Sciences au lieu de la 10^{ème} Lettres? Ne lui avais-je pas répondu en son temps qu'on m'avait orienté en Sciences et que je comptais bien y rester parce, m'avait-on dit, qu'il y'aurait plus de débouchés en Sciences qu'en Lettres?

Voilà pourquoi dans ce récit, je tiens à vous avertir que j'écris comme je parle, et cela, dans un style assez simple, rien que pour me faire comprendre. N'étant pas littéraire, je suis informaticien, je me suis dit: *à ce stade de ma vie, qui d'autre, mieux que moi-même, pourrait écrire aussi fidèlement certains pans de ma modeste vie et les partager, si besoin était?* Vous comprendrez, chères lectrices et chers lecteurs, qu'il s'agit alors pour moi de relater dans ce récit une enfance et une adolescence vécues au Mali, lequel se trouve très, très loin du Canada où je vis actuellement avec ma famille, un pays qui nous a accueillis et adoptés.

Il s'agit aussi de relater ici l'immense goût de l'aventure qui fut le mien pendant toute mon adolescence.

Que vous soyez prévenus, chères lectrices et chers lecteurs, que ce récit est également clairsemé de certaines expressions québécoises utilisées à dessein, expressions populaires qui furent pour moi un vrai instrument d'intégration.

Qu'il me soit permis de préciser que dans ce récit, *“le masculin comprend aussi le féminin. Son utilisation a pour seul but d'alléger le texte”*.

Enfin, j'aimerais également préciser que les mots et expressions entre guillemets ou entre griffes sont des emprunts.

¹ D.E.F: Diplôme d'Études Fondamentales du Mali.

Mopti

Mopti est la cinquième région administrative de la République du Mali. C'est une presqu'île située aux portes du désert. C'est là que le majestueux fleuve Niger rencontre son affluent, le Bani. Cette zone de rencontre est située non loin du quartier administratif qu'on appelle Charlot-ville ou bien encore *Motihindé* de son nom vernaculaire. Nos grands-parents ont donné le nom colonial, Charlot-ville, à ce quartier administratif parce que les blancs y habitaient pendant la colonisation française. À Charlot-ville, les bâtiments, de style colonial, sont presque tous construits en ciment. Le soir, là-bas, on a droit à une superbe vue du coucher du soleil. Les touristes qui visitent la ville aiment beaucoup observer ce magnifique coucher du soleil-or et de son reflet cristal sur le majestueux fleuve Niger et son affluent, le Bani. Voilà deux fleuves qui ne cessent de bercer Mopti, à petits flots, pendant toute l'année!

Qu'il plaise d'observer le beau spectacle de la belle nature montrant les piroguiers Bozos² ou Peuls³, dans leurs embarcations, s'éloignant lentement sur le fleuve.

Qu'il plaise d'observer les martins-pêcheurs en vol stationnaire se laissant choir par moments sur leurs proies.

Qu'il plaise d'observer les cormorans noirs au ventre blanc, les hérons pique-bœuf et plusieurs autres oiseaux de nos rivages regagnant leur nid le soir.

Ce beau spectacle de dame nature, le long du fleuve, incite les touristes à prendre des photos pour en faire de belles cartes postales.

Une partie du quartier administratif, que certains appellent aussi 'commerce', abrite le grouillant port fluvial. En effet, ce quartier renferme des commerces, des ateliers d'artisans et de potiers venus du pays Dogon⁴, de Djenné⁵, de l'artisanat Touareg⁶,

²Bozo: Une ethnie Malienne vivant essentiellement de la pêche le long du fleuve Niger et son affluent le Bani. Ce sont les maîtres des eaux.

³Peul: Une ethnie qu'on retrouve partout en Afrique au Sud du Sahara. Ils sont essentiellement des bergers, des commerçants ou des marabouts (homme de sciences).

⁴Dogon: Une ethnie Malienne qu'on appelle aussi Dogoni. Ils sont essentiellement des agriculteurs habitant dans les falaises.

⁵Djenné: Une ville touristique de la région de Mopti abritant une mosquée centenaire en terre crue.

⁶Touareg: Une ethnie Malienne vivant dans le Sahara. On les retrouve aussi en Mauritanie, en Algérie et au Niger.

Bambara⁷, Sénoufo⁸ et même, Haoussa⁹ et Yorouba¹⁰... Les produits offerts sont généralement des masques ou des statuettes, des tams-tams de toutes sortes, des balafons¹¹, des bracelets multicolores qu'on appelle '*kambahiri*' en Sonraï, des nattes et des tapis multicolores, des boubous confectionnés avec de la laine de mouton appelée *Khassa* en peul et plusieurs autres objets artisanaux faits de cuir, de bois ou de terre cuite. Ici, il n'est pas rare d'aussi voir, sur les étals, des restes d'animaux séchés ou autres squelettes. Tout a une signification et peut être sujet à interprétation. Il suffit de demander aux étalagistes pour en savoir davantage sur les secrets ou toute autre histoire liée aux objets présentés. C'est à cet endroit-là qu'un ensemble de tailleurs couturiers se sont installés dans un carré spécial appelé '*machine ngadjè*', un vocable qui sous-entend, en peul: un ensemble de plusieurs machines à coudre.

Charlot-ville et le commerce, ce sont aussi ces modestes campements-hôtels et ces restaurants qui sont des lieux très prisés par les touristes arrivant du monde entier. On y retrouve également des gargotes ici et là où l'on peut savourer, assis sur des banquettes sous des toits de chaume, du riz au gras qu'on appelle communément '*Zamè*', du riz au poisson, du riz à la sauce pâte d'arachide '*tigadègè*', du riz à la sauce oignon '*yassa*', du riz à la sauce gombo '*soupoukandian*' et du '*fakouwoye*', une spécialité sonraï¹². Là, on peut également trouver de la viande grillée, souvent saupoudrée de *kankankan*, une préparation aromatique d'origine Haoussa et qui, dit-on, aurait des vertus aphrodisiaques!

Ô viande tendre!

Viande juteuse et savoureuse de nos bourgoutières¹³!

Ô viande ferme de la savane herbeuse! Viande du terroir!

⁷Bambara: Une ethnie qu'on retrouve partout au Mali. Ils sont essentiellement des agriculteurs et des commerçants.

⁸Senoufo: Une ethnie Malienne vivant essentiellement d'agriculture et de commerce.

⁹Haoussa: Une ethnie venant essentiellement du Niger. Au Mali, ils font généralement du commerce

¹⁰Yorouba: Une ethnie venant du Nigeria. Ils sont essentiellement des commerçants au Mali.

¹¹Balafon: instrument de musique qu'on retrouve partout en Afrique de l'Ouest.

¹²Sonraï: une ethnie qui vit essentiellement dans le Centre et le Nord du Mali.

¹³Bourgoutières: Plaines inondables du delta central du Niger où pousse le bourgou qui est une plante fourragère comestible très prisée par les herbivores.

Le port fluvial de Mopti est très animé, en particulier les jeudis, jour de la foire hebdomadaire. Dans ce marché ‘aux mille senteurs et aux mille saveurs’¹⁴, toutes les ethnies du Mali sont présentes et presque toutes les langues maliennes y sont parlées. Il n’est pas rare d’y voir des agriculteurs apporter des céréales, des fruits et des légumes, ainsi que des Peuls bergers apporter du lait frais, du lait caillé et du beurre, puis des pêcheurs Bozos, dans leurs pirogues lourdement chargées, apporter du poisson frais, fumé et séché.

Ô arôme naturel de la sauce poisson d’eau douce!

Ô carpes¹⁵!

Silures¹⁶ à la chair rose des eaux boueuses!

Capitaines¹⁷ fumés à la chair rose des eaux douces!

Sur la digue, peut-on voir des camions remorques souvent surdimensionnés et lourdement chargés de poissons fumés et de poissons séchés, qu’on exporte vers des pays avoisinants comme le Burkina Faso, la Côte d’Ivoire ou même le Ghana.

Dans ce grouillant marché, l’on voit souvent, aussi, les populations des régions nord du Mali apporter des dattes, des produits de l’artisanat Touareg et Sonraï, de même que des barres de sel gemme en provenance de la mine de Taoudéni. Ce type de sel, très utilisé dans la consommation domestique, aurait des vertus bénéfiques sur l’hypertension artérielle, communément appelée *tension*. Il est de plus beaucoup utilisé par les éleveurs pratiquant traditionnellement l’embouche bovine. Les vétérinaires ne parlent-ils pas de cure de sel pour les herbivores?

Fleuve Niger, témoin naturel de tous ces échanges fructueux entre nos populations.

Fleuve Niger, instrument naturel de ce brassage culturel d’une population malienne hétéroclite, mais combien harmonieuse depuis des lustres.

¹⁴ ‘aux mille senteurs et aux mille saveurs’: expression populaire

¹⁵ Carpes: une variété de poisson d’eau douce à écailles qu’on appelle aussi Tilapias.

¹⁶ Silures: poissons d’eau douce sans écaille.

¹⁷ Capitaine: une variété de poisson d’eau douce très en demande pour les fêtes.

Ce fleuve est bondé de pirogues et de pinasses, ces pirogues à moteur. Certaines sont souvent équipées de voiles de fortune ingénieusement conçues, localement, avec des nattes ou autres tissus en coton. Mais peut-on aussi apercevoir, sur le fleuve, quelques bateaux de la compagnie malienne de navigation. Ces grands bateaux à étages relient les villes riveraines du fleuve, notamment Koulikoro, Ségou, Mopti, Niafouké, Diré, Tombouctou la mystérieuse et Gao. Au moins un des bateaux reste à quai, à Mopti, pendant la décrue, pour faire office d'hôtel flottant, et ce, au grand bonheur de nos amis touristes qui s'y louent des chambres et profitent de la fraîcheur de ses terrasses. Oui, il s'agit bien de cette fraîcheur du Delta central du Niger. Ainsi, voit-on fréquemment, sur les terrasses du bateau, des touristes prendre le frais, sans doute après une longue journée de promenade. La nuit, les terrasses et le bar sont aussi animés qu'une boîte de nuit.



Mopti – Le bateau sur le fleuve Niger.

Photo: Oumar Tall.

Le quartier administratif est relié à la vieille ville par une digue bordée de hauts caïlcédrats¹⁸ qui sont de grands arbres de la savane. Tout un système de commerce est organisé sous ses hauts et majestueux arbres situés en bordure de la route: vente de fruits et légumes, de menthe pour les fervents consommateurs du thé vert de chine, d'herbes et

¹⁸Caïlcédrats: ce sont de grands arbres de la savane dont l'écorce a des vertus pharmaceutiques.

de feuilles pour les petits ruminants domestiques, tels les moutons et les chèvres. Le soir, le retour à la maison occasionne souvent des embouteillages sur cette artère principale, automobilistes, motocyclistes, charretiers et piétons se partageant la route et voulant s'arrêter un moment pour y faire des emplettes, ce qui donne souvent lieu à des emportements, des coups de gueule et des coups de klaxon.

L'entrée de la vieille ville ne peut se faire incognito à cause de sa grande et historique mosquée, datant des années 1933 et toute construite en banco¹⁹. Elle est pratiquement une réplique de celle de Djenné.

Contrairement au quartier commercial, toutes les maisons de la vieille ville sont construites en banco. Une légende de la ville ne dit-elle pas que toute personne qui entreprend de construire une maison en ciment ne la verra jamais terminée. Eh oui! Quelques exemples de ceux qui ont rendu l'âme existent. Alors, pourquoi essayer? Qui veut vraiment aller au cimetière avant les autres? Chacun ne veut-il pas y arriver le dernier? Si bien que toutes les maisons de la vieille ville sont construites en banco et la plupart à étage d'un niveau. Leur revêtement extérieur est fait soit d'argile noire, soit de briques en terre cuite. Mopti est souvent surnommée le New York en banco, en raison de ses nombreuses maisons à étage. Grâce à la texture de l'argile, elles sont de véritables modérateurs thermiques. À l'intérieur, il n'y fait ni trop chaud, ni trop froid. Généralement, elles sont dotées de belles terrasses, en haut, lesquelles servent le soir, après le coucher du soleil. Certaines personnes dînent là, au clair de lune, à la belle étoile, tandis que d'autres y passent la première moitié de la nuit avant d'être chassés par la rosée ou la lumière d'une lune trop pleine. Ils descendent donc dans leur chambre, au rez-de-chaussée, pour reprendre leur sommeil. Les habitants de la ville de Mopti, qu'on appelle des Mopticiens, sont habitués à ces nuits de sommeil en deux temps.

Les rues de la vieille ville sont très étroites. Certaines sont de plus tortueuses et surtout, boueuses pendant l'hivernage. Cependant, quelques grandes artères existent, lesquelles relient différents quartiers. En général, les rues sont très sombres la nuit, ce qui fait que quelques familles laissent une ampoule allumée devant leur porte. Puisque les rares lampadaires publics ne s'allument que sur les grandes artères, cela donne souvent lieu à des regroupements d'enfants, en plus d'occasionner un genre de petit commerce

¹⁹Banco: la terre battue ou la terre crue.

nocturne. Celui-ci est principalement initié par de bonnes dames. Les produits offerts sont essentiellement de la banane plantain, du poisson frit, du poulet, de petits oiseaux et autres canards rôtis capturés dans les rizières sises autour de la ville. Ces oiseaux, de vrais migrateurs, semblent suivre le régime du riz. Ils viennent souvent de loin, peut-on constater, car certains portent des bagues aux pattes indiquant des adresses en provenance de la Thaïlande, de la Finlande... bref, de toutes les grandes régions productrices de riz dans le monde. Les plus petits de ces oiseaux s'appellent '*kalakala*', les plus gros '*Dougoudougou*' ou encore, '*Samanto*'.

Ce commerce nocturne, c'est aussi la vente de lait frais apporté directement de la ferme par des Peuls qui font du porte-à-porte pour vendre leurs produits. Il leur arrive de se regrouper aux abords du petit marché '*Sakorowel*' ou près d'un bar à lait, autrefois baptisé '*Samba Bar*', qui achète et vend des produits laitiers.

On y retrouve aussi des vendeurs de café au lait et au pain beurré, dont les plus célèbres tenanciers s'appelaient jadis *Tièdjan* et *Abdoulaye*. Voilà un passage obligé, chez l'un ou l'autre, que plusieurs jeunes noctambules empruntaient avant d'aller se coucher. C'était comme '*Chez M.B*', à Bamako, une vendeuse de sandwiches et de brochettes qui dans les années 1980, s'était installée sous un lampadaire, à proximité du super marché *Jigisème* du quartier Badalabougou S.E.M.A.. Presque tous les jeunes noctambules de ce quartier et de ses environs passaient par '*Chez M.B*' après le '*Black & White*', le '*Dogon*', le '*Blue Note*' ou le '*Cotton Club*'. Oui, vous avez bien compris, il s'agit bien de ces boîtes de nuit du district de Bamako, très branchées à l'époque. Oups! Parle-t-on déjà de Bamako?

Revenons à Mopti et ses rues '*internationales*' en saison touristique, en ce sens qu'il n'est pas rare d'y rencontrer Français, Américains, Canadiens, Suédois, Allemands, Suisses ou Anglais, tous venus visiter non seulement Mopti, mais aussi, le célèbre pays Dogon qu'il abrite.

Oui, Mopti c'est le pays Dogon, sanctuaire naturel, classé patrimoine mondial de l'UNESCO.

Mopti, ce sont les villages de Sangha et de Banani, tous situés dans les falaises de Bandiagara en pays Dogon.

Mopti, c'est la célèbre mosquée en terre crue de Djenné, aussi classée patrimoine mondial de l'UNESCO.

Mopti, c'est la balade en pirogue sur le fleuve Niger et son affluent, le Bani, pour visiter des campements bozos et des campements touaregs.

Mopti, c'est la balade dans les rizières.

Ô rizières, immenses plaines inondées apparaissant comme une véritable ceinture nourricière autour de la ville.

Rizières, ceintures protectrices de la ville de Mopti et de ses environs.

Rizières, souvent clairsemées de nénuphars à la fleur jaune par endroits.

Mopti, c'est l'immense et panoramique plage à l'eau claire et au sable fin et rouge qu'offre le fleuve Niger aux amoureux et autres visiteurs de la cité.

Ô riz à la sauce poisson de Farima, vendeuse bozo, confortablement assise devant cette plage dans sa gargote au toit de chaume.

Ô galettes de Tô²⁰ à la double sauce gombo²¹ et sauce tomate poissonneuse.

Ô femme noire, femme authentique, femme des eaux douces de la cité des eaux!

À côté de cette gargote de la plage, c'est Dickel qui tourne ici et là, toute de blanc vêtue avec ses parures jaunes, une calebasse sur la tête remplie de lait frais ou de lait caillé.

Ô femme aux parures jaunes, femme des eaux claires de la cité des eaux!

Près de la gargote de Farima, c'est Alfizo qui vend du thé à la menthe, du café noir et aussi, des sandwiches au foie et des brochettes.

Ô délicieuse chair comestible du Delta intérieur du fleuve!

Chair de nos bœufs, de nos moutons et chèvres délicatement nourris au son de céréales et au sel gemme, mais surtout, nourris avec du bourgou, cette herbe comestible de la savane poussant à merveille dans ce delta intérieur du fleuve Niger.

²⁰Tô: repas populaire sous forme de pâte compacte à base de mil ou de maïs.

²¹Gombo: légume gluant qu'on appelle aussi okra aux États-Unis et au Canada.

Derrière cette plage, c'est le boisé de Bignat-ville, autre vestige de la colonisation française, où l'on fabriquait autrefois de la limonade, du "crush à l'orange" et de l'eau gazeuse.

Sur cette immense plage qu'offre le fleuve Niger, qu'il plaise de regarder de loin et dans le vent, des silhouettes agiles s'éloignant comme par enchantement, tels des mirages. Qu'il plaise d'observer certains amoureux, pieds nus, marchant côte à côte, tandis que d'autres se taquinent en s'arrosant à coups de petits jets dans cette eau peu profonde, sous le regard indiscret des martins-pêcheurs, des cormorans, des hérons pique-bœufs et des pélicans au grand bec.

Que de jeunes femmes et de jeunes hommes ont quitté cette plage, le dimanche soir, avec le cœur ô combien heureux!

Que d'anecdotes à raconter!

Que dis-je! Ah les années exaltantes d'une jeunesse trépidante et insouciante!

Mopti, ce sont des voyages en pinasse ou en bateau sur le majestueux fleuve Niger et le lac Debo en direction de Ségou et Koulikoro, vers le sud, ou en direction de Tombouctou et de Gao, vers le nord, ces autres grandes villes touristiques du Mali. À bord, lors de ces voyages, il n'est pas rare de découvrir avec stupéfaction des troupeaux d'hippopotames et autres animaux vivant dans l'eau ou aux abords du fleuve. Au sol, lors des escales, c'est l'occasion, pour les visiteurs, de découvrir l'artisanat et la cuisine locale à travers les différents marchés qui longent le fleuve.

Mopti, c'est le '*golèmissirè*', journée annuelle dédiée au badigeonnage bénévole de la grande mosquée avec de la terre noire argileuse.

Mopti, c'est la visite des ateliers de poterie en terre cuite teinte de rouge ocre.

Mopti, c'est la danse peule au son de flûtes, de tam-tams et de calebasses, au terrain de basketball du stade municipal.

Mopti, c'est la nuit du *Takamba*, danse Sonraï et Touareg, au même terrain de basketball du stade municipal.

Mopti, c'est la course de chevaux, le dimanche soir, au stade de *Tahikiri*.

Mopti, c'est la course de pirogues tous les 22 septembre, journée de la fête nationale du Mali.

Mopti, c'est le célèbre et incontournable marché de bovins, d'ovins et de caprins du village de Fatoma, très connu pour cette activité.

Mopti, c'est le jour de la traversée du fleuve, à Diafarabé, par les bovins sortis tout droit des bourgoutières et qui en plus d'être visiblement bien nourris, se dirigent élégamment vers l'enclos.

Mais Mopti, ce sont aussi ces groupes de jeunes diplômés, très souvent sans emploi ou en vacances, qui se regroupent au «*Grin*»²². Là, assis autour d'un thé, ils jouent aux cartes, écoutent de la musique étourdissante ou discutent avec ferveur du football national et international. Il n'est pas rare d'apercevoir des touristes s'asseoir avec ces jeunes. Ces derniers, souvent désœuvrés, mais très serviables, servent souvent de guides à ces grands voyageurs que sont les touristes.

Que d'anecdotes rapportées sur cette ville par de lointains visiteurs!

Que de touristes qui y ont séjourné l'ont quitté avec le cœur ô combien heureux!

Revenez donc voir les villages «*aux mille dépaysements*»²³ des falaises de Bandiagara.

Revenez voir Sangha, village haut perché sur les falaises, et faire la descente à pied sur le village de Banani, installé aux flancs et au bas de la falaise.

Revenez faire les circuits touristiques «*grand tour*» et «*petit tour*» du pays Dogon.

Revenez voir le mont Hombori qu'on surnomme «*la main de Fatima*», culminant à 1155 mètres. Ce mont, qui se trouve au beau milieu du désert, est un endroit très prisé des touristes grimpeurs, sans doute amateurs de sensations fortes, qui se laissent choir en parachute après plusieurs heures d'escalade, sous le regard médusé de la population.

Revenez voir les éléphants de la mare de Gossi, dans le cercle de Douentza, qui vivent en parfaite symbiose avec des ânes et des chevaux quand ils ne font pas l'aller-retour entre le Mali et le Burkina Faso.

²² «*grin*»: Au Mali, lieu où se retrouvent des gens du même groupe d'âge pour causer.

²³ «*aux mille dépaysements*»: expression de l'Office malienne de Tourisme et l'Hôtellerie (O.MA.TO.H).

Revenez voir les campements touaregs autour desquels il est toujours possible d'apercevoir des chameaux que certains surnomment les vaisseaux du désert ou encore, les 4x4 du désert!

Revenez voir les campements presque inondés des pêcheurs bozos, les maîtres des eaux.

Revenez voir les villages des eaux douces et souvent boueuses du fleuve Niger.

Revenez voir le coucher du soleil-or et son reflet cristal sur le fleuve.

Revenez voir Mopti, cette ville grouillante et cosmopolite, incontestablement, la plaque tournante du tourisme au Mali.

Revenez, s'il vous plaît!

Revenez voir Kayes, Bamako, Koulikoro, Sikasso, Ségou, Tombouctou, Gao et Kidal, autres régions '*aux mille dépaysements*' du Mali.

Revenez, s'il vous plaît, lointains voyageurs!



Campements de pêche à Mopti

Photos: Oumar Tall



*En haut: Pirogue utilisée pour les balades sur le fleuve Niger
En bas: Mopti, vu du fleuve (Photos: Oumar Tall)*



Chez ma grand-mère.

C'est dans cette ville que je suis né, dans une famille toucouleur, d'un père enseignant et d'une mère assistante sociale travaillant au Jardin d'Enfants. Les Toucouleurs sont une variante des Peuls, ethnie qu'on retrouve partout en Afrique, au sud du Sahara. J'avais plusieurs frères et sœurs, mais j'étais surtout le deuxième garçon de la famille. Si bien, que ma grand-mère m'appelait souvent Samba ou Sambourou, deux surnoms très répandus en milieu peul pour désigner le deuxième garçon de la famille, conformément à la tradition. Ma tendre enfance fut marquée par la forte présence de ma grand-mère paternelle, Badji Bah, que certains appelaient Gogo Badji ou encore, Baguel Amadou.

Gogo Badji était une femme peule de taille moyenne. Elle était très claire et très belle avec ses cheveux grisonnants. À son âge, elle ne devait plus s'occuper de travaux ménagers, bien qu'elle était encore forte et très agile. Elle habitait dans une autre maison, à quelques rues de celle de mes parents. Dans sa demeure, elle vivait à l'étage tandis que les locataires occupaient le rez-de-chaussée. Il arrivait que deux travailleurs saisonniers habitent avec elle une certaine période de l'année, notamment durant la saison sèche. Il s'agit de Fankélen et de Yaye Samba. Voilà deux personnes que je ne saurais jamais oublier, car en plus de me raconter des contes, la nuit, avant de dormir, ils m'apportaient des cadeaux chaque fois qu'ils revenaient de leur village respectif, en début de saison sèche.

Fankélen était tisserand. Il passait toute la saison sèche chez Gogo Badji, à tisser de très jolis pagnes aux couleurs vives et aux motifs décoratifs aussi riches que variés qu'on appelle: *baillons* ou *bagiels*. Toutes les copines de Gogo Badji, ainsi que plusieurs autres personnes du quartier, lui apportaient leurs différents fils à tisser pour qu'il en fasse des pagnes. Cela lui permettait d'amasser un pécule avant de regagner son village natal, en hivernage²⁴, pour cultiver la terre et s'occuper des siens.

Quant à Yaye Samba, elle était coiffeuse et savait très bien tresser. Tantôt assise sur sa natte, tantôt sur un escarbot, elle souriait constamment. Il était difficile de ne pas remarquer sa lèvre inférieure noire, signe de bravoure en milieu peul. Le vestibule de

²⁴ Hivernage: saison des cultures au cours de laquelle il pleut.

Gogo Badji lui servait de salon de coiffure. Ce lieu ne désemplissait pas, lorsqu'elle était là, du fait qu'elle savait rendre ses clientes très heureuses et très élégantes avec ses différents modèles de tresses. Chacune d'elles avait une signification. Il y avait les tresses ordinaires, les tresses pour les grands jours de fête, celles pour les jeunes femmes mariées, celles pour après un accouchement, celles pour les marraines lors des mariages... Ainsi donc, Yaye Samba amassait elle aussi un pécule durant la saison sèche.

Ma grand-mère était veuve et comme je portais le nom de son défunt mari, je représentais beaucoup pour elle. D'ailleurs, elle n'a pas tardé à me récupérer pour s'occuper personnellement de mon éducation. Chez elle, inutile de vous dire que je vivais comme un prince. Elle m'attribuait toutes sortes de surnoms mignons: *Samba*, *Sambourou*, *Sambourou n'dou*, *Barou*, *Kaamô*, *Maamô* ou *Abba*. Et gare à celui qui me faisait pleurer. Avec elle, je ne voyais les membres de ma famille que quelques heures par jour. Il m'arrivait souvent de faire le va-et-vient entre les deux maisons. De même, mon père nous rendait visite tous les soirs, à la tombée du crépuscule.

À l'âge qu'elle avait, Gogo Badji passait la majeure partie de son temps à prier, à '*vivre pour Dieu*', comme l'a si bien écrit Cheick Hamidou Kané, à propos de la Grande Royale, dans son livre: *L'aventure Ambiguë*.

Quelques fois, on pouvait la voir discuter avec d'autres personnes au sujet des grandes décisions à prendre en lien avec les mariages, baptêmes et autres cérémonies de la communauté. Elle était consultée plusieurs fois par jour par diverses personnes et ses avis semblaient très importants.

Avec elle, j'ai pu commencer à fréquenter l'école coranique dès mon jeune âge, à l'instar de la plupart des autres jeunes, car elle tenait à ce que j'apprenne beaucoup de cette école. C'est ainsi que pendant les vacances, elle m'envoyait chez le maître coranique tous les matins, dès les petites heures, pour apprendre quelques versets du Saint Coran. Cet enseignement se terminait vers dix heures. Après quoi, je retournais à la maison pour boire un peu de bouillie puis rejoignais mes amis pour jouer soit dans la cour, soit dans la rue, devant la porte, mais toujours à proximité de la maison. L'après-midi, vers quatorze heures, je devais retourner chez le maître pour une autre séance d'environ deux heures. Il s'agissait de réviser ce que j'avais appris le matin. Le maître, ayant remarqué certaines qualités en moi, suggéra à ma grand-mère de faire de moi un

disciple. Cela exigeait que je doive passer plus de temps chez lui afin d'apprendre convenablement tous les versets du Saint Coran. Mais mon père, enseignant à l'école fondamentale de Mopti, n'était pas d'accord. Lui souhaitait que je fréquente l'école coranique seulement durant les vacances et uniquement aux heures régulières, non à temps plein. Ma grand-mère partageait cet avis, tenant qu'à ce qu'une fois grand, je puisse gagner ma vie comme mon père, sinon mieux. Mais elle ne voulait pas non plus décevoir le maître coranique qui avait tout de même une certaine réputation à défendre. Elle joua donc à l'équilibriste, cherchant à lui transmettre une réponse satisfaisante.

Une nuit, sur la terrasse de ma grand-mère, était plus que mémorable. Le soir, mon père, Seydou, nous visitait régulièrement. Il s'agit de ces bons moments que je partageais avec lui. D'une personnalité très agréable, il chahutait sur son passage les nombreuses personnes (locataires et saisonniers) qui habitaient avec sa mère. Et tout ce beau monde me cajolait, en plus de me raconter, chaque soir, des contes de fées typiques de leur village. Ils le faisaient à tour de rôle, sachant que je ne m'endormais jamais sans m'être d'abord fait raconter des histoires. Yaye Samba, la tresseuse, et Fankélen, le tisserand, étaient de bons conteurs et devinettes. Les animaux de la savane étaient personnifiés dans la plupart de leurs contes et devinettes. C'est ainsi que le rusé lièvre aux longues oreilles, nommé "*bodiel*" en peul, jouait constamment des tours à l'hyène, la têtue, appelée '*fo-ourou*' en peul. Le féroce lion, avec sa crinière, est constamment présenté comme le majestueux roi de la brousse. L'âne, le cheval, la chèvre, la biche, le caméléon, le hibou, le charognard, la chauve-souris, le serpent sacré... tous y passaient et chacun avait un rôle à jouer, selon le conte. Ces histoires, tantôt drôles, tantôt implorant la vertu et la bravoure, étaient toutes plus captivantes les unes que les autres. On me les racontait généralement après le traditionnel lait du soir, soit sur la grande terrasse, au clair de lune, ou sous la véranda lors des nuits fraîches ou pluvieuses. À force de répondre «nam» aux conteurs pour signifier que j'étais tout ouïe, je finissais toujours par somnoler et dormir à poings fermés malgré mes inlassables efforts pour rester éveillé. Et l'on finissait par me porter au lit, titubant. Une particularité à noter était que certains contes n'avaient jamais de fin. Ils étaient donc repris la nuit suivante là où ils avaient été laissés la veille, et cela, pour notre plus grand plaisir à nous, les enfants, qui en raffolaient.

Et le temps passait. Voilà qu'un jour, Gogo Badji fut conduite à l'hôpital du fait qu'elle était mal en point. Elle resta là-bas plusieurs jours au cours desquels je me suis senti seul, très triste et souvent, inconsolable. Tout le monde était accaparé par sa maladie, effectuant d'incessants va-et-vient entre la maison et l'hôpital régional de Mopti, communément appelé '*fonsé*'. Un jour, un long cri strident me fit sursauter. Après quoi, les cris se mirent à se succéder à qui mieux mieux... Je ne pouvais plus rester là, l'atmosphère ne s'y prêtant plus. Une tante me prit par la main et m'amena chez mon père absent, sans doute présent sur les lieux du décès. J'ai deviné qu'il s'était passé quelque chose, même si personne n'avait osé m'en piper mot. Dans notre milieu, les parents ne parlent pas explicitement de la mort aux enfants. J'appris la mauvaise nouvelle par conversation interposée entre enfants, mais sans être vraiment sûr de ce qui s'était réellement passé. Puis les deux maisons se remplissaient de plus en plus de personnes. Des parents qu'on ne voyait pas tous les jours s'amenaient avec une triste mine. Les femmes avaient passé un foulard spécial autour de leur tête. Certaines, inconsolables, se laissaient aller en pleurant à chaudes larmes. Soudain, mon père arriva, l'air grave, une écharpe blanche enroulée autour du cou. L'atmosphère était loin d'être à la fête. Les parents, amis et connaissances arrivaient de partout. Ce jour-là, l'on transféra les enfants dans une autre pièce, à l'étage, sous la surveillance des aînés. Chaque jour et pendant plusieurs jours, des gens arrivaient d'autres contrées pour présenter leurs condoléances. Ce n'est qu'après les prêches et les cérémonies funéraires qui ont duré plusieurs jours que j'ai enfin réalisé que ma grand-mère n'était plus à l'hôpital, mais qu'elle était partie pour de bon. C'était la triste réalité. Malgré cela, durant les jours qui suivirent, l'enfant que j'étais ne cessait de faire référence à elle: *si Gogo était là... Lorsque j'étais avec Gogo... Gogo aurait fait ci, Gogo aurait fait ça... Lorsque j'étais parti avec Gogo à cet endroit...*

Oh que je me souviens!

Je me souviens avoir pleuré de toutes mes larmes sans que mes parents parviennent à me consoler.

Je me souviens avoir pleuré plusieurs fois, seul, en silence, dans la chambre de ma mère, la tête enfouie sous plusieurs couvertures.

Je me souviens m'être souvent mis en retrait des autres enfants, perdues dans la mélancolie.

Je me souviens de mes petits déjeuners princiers, pris sous ta véranda, petits déjeuners offrant un large choix de bouillie, lait frais, pain et galettes de Djenné.

Je me souviens de ces déjeuners et dîners copieux, mais aussi, de ces collations prises entre deux repas.

Oui, je me souviens de cette abondance chez Gogo Badji.

Je me souviens de ces nuits sur la terrasse ou la véranda où l'on me racontait des contes pour dormir.

Je me souviens des nombreux jeux d'habits et autres jouets que tu m'offrais lors de la petite fête et de la grande fête.

Mais je me souviens aussi de ces fois où tu me grondais parce que j'avais fait quelque chose d'incorrect.

Je me souviens de t'avoir vu gronder les couturiers ou les blanchisseurs qui n'avaient pas pu te remettre mes habits à temps pour la fête ou l'école.

Je me souviens de t'avoir vu aller chercher toi-même mon ballon que des personnes avaient confisqué. C'est que jouant au football dans la rue avec des amis, il arrivait souvent que le ballon, imprudemment lancé, se retrouve dans la cour des autres et cause des dégâts. Et croyez-moi, personne n'avait intérêt à confisquer trop longtemps le ballon du petit fils de Baguel Amadou.

Merci de ton soutien inconditionnel et multiforme pendant toutes ces années.

Merci de tes bénédictions et de ta protection depuis l'au-delà.

Merci des mille et un conseils de vie que tu me prodiguais, malgré mon jeune âge, quand tu t'adressais à moi comme à un grand.

Eh oui, je me souviens.

Puis-je d'ailleurs faire autrement?

Paix à ton âme Baguel Amadou!

Retour chez mes parents

Après les cérémonies funéraires, lesquelles ont duré quelques jours, mon père m'apprit que désormais, je devais rester avec eux. Ce n'était pas la grande joie, mais que faire? J'étais tout de même confiant et rassuré par sa présence dans la famille. Cependant, force est de reconnaître que j'avais du mal à me réadapter à ma '*nouvelle famille*', moi qui en plus de vivre dans l'opulence, étais le seul enfant chez ma grand-mère, avec qui tout m'était pratiquement permis. Chez elle, j'avais l'habitude d'être servi, mais là, dans la grande famille, il fallait se servir soi-même, car autrement, quelqu'un d'autre était susceptible de prendre ta part. Il y avait beaucoup d'enfants: des frères, des sœurs, des cousins et des cousines. Il n'y avait pas de différence entre un frère et un cousin ou entre une sœur ou une cousine. Nous étions tous frères et sœurs. L'harmonie était tellement parfaite et bien cultivée, que ce n'est que très tard, dans ma vie, que j'ai réalisé que certains étaient mes cousins et cousines plutôt que mes frères et sœurs. Une telle 'assemblée d'enfants' n'est pas sans histoires. Si bien, que mon père et ma mère venaient fréquemment à ma rescousse lors des disputes, car tout le monde me considérait comme un enfant trop gâté par sa grand-mère. Il arrivait même souvent que mon père m'amène avec lui, en ville, pour se promener ou rendre visite à des parents et amis.

Et le temps passait. Je grandissais bien auprès de mes parents. À leur grande satisfaction, je cheminai aussi moyennement bien à l'école. Un jour, alors que nous prenions le déjeuner dans le salon, un chauffeur, tout en sueur, entra pour annoncer à mon père qu'il lui apportait sa '*nouvelle*' voiture arrivant tout droit de Bamako. De marque Anglia, celle-ci était déjà garée devant la porte. Inutile de vous dire que nous sommes tous sortis en bloc pour l'admirer. Nous étions tellement contents. Après quelques observations et un tour de ville, mon père libéra le chauffeur qui dès le lendemain, repartit à Bamako. Et les jours passèrent. Puisque notre rue était très achalandée, mon père devait garer sa voiture dans la cour de l'école, tout près de chez nous. Très tôt, tous les matins, avant d'aller à l'école, mon frère aîné et moi partions la laver. Eh oui... il nous arrivait de faire plus, comme chauffer le moteur pendant quelques minutes, faire une marche avant de quelques mètres puis une marche arrière... Après quoi, mon père venait chercher la voiture sans se rendre compte de rien.

Celui-ci était grand et mince. Certains disaient qu'il avait la démarche calme. D'une personnalité très agréable à vivre, il était plein d'humour et assez taquin. D'autres affirmaient qu'il avait l'art de rendre ses visiteurs à l'aise, les faisant se sentir comme s'ils étaient les seules personnes de la pièce tant il avait le don de briser la glace. Il était instituteur de l'ancienne formation et l'un des directeurs de l'école fondamentale de Mopti, située près du petit marché '*Sakorowel*'. Avant, il avait enseigné diverses matières, dont la biologie, la physique, la chimie et le dessin. Il avait aussi bénéficié d'une bourse d'études qui lui avait permis de séjourner quelques années en Italie. Cela fit qu'il pouvait tenir de longues conversations avec les touristes italiens visitant Mopti. Certains venaient même lui rendre visite, que ce soit à la maison ou à l'école, et ce, sur la recommandation de précédents visiteurs.

J'étais fasciné par lui, en particulier les week-ends, lorsque je l'accompagnais au laboratoire de l'école. Dans ce laboratoire, j'observais avec curiosité les maquettes de l'appareil digestif, de l'appareil respiratoire, du globe oculaire, du globe terrestre... Il se plaisait aussi à me faire examiner certaines réactions chimiques dans des tubules dont le contenu changeait de couleur ou d'état, suivant les dosages des réactifs.

Et il avait d'autres talents. Aucun de nos appareils électroménagers ne partait en réparation lorsqu'il tombait en panne. Il réparait tout: radio, magnétophone, ventilateur, réfrigérateur... Presque tous ses amis et parents de Mopti, et même de Bandiagara, une ville située à 70km de la nôtre, apportaient leurs appareils défectueux pour les faire réparer. Il faisait tout cela gratuitement et avec beaucoup de passion. Il avait pratiquement transformé une partie du salon familial en atelier de travail; des radios et des magnétophones s'y entassaient sans cesse, ce qui n'était pas sans déplaire à Kady, ma maman, à la recherche constante d'espace et de propriété. Pour elle, il était très délicat de faire déplacer tous ces appareils, surtout lorsqu'ils étaient semi-démontés ou complètement ouverts.

Un autre talent que possédait mon père était celui de portraitiste. Il nous dessinait, tous, avec du crayon de papier ou du charbon de bois, sur de larges feuilles blanches accrochées à son chevalet. De sa fenêtre, à l'étage, il lui arrivait aussi de reproduire de pittoresques tableaux, à partir de natures vivantes ou mortes de Mopti.

Il entretenait aussi un verger à Sevaré, une localité située à 13 km de chez nous. Presque chaque dimanche, on se rendait là-bas en voiture pour vérifier l'état des manguiers et des orangers. Pendant l'hivernage, nous y cultivions des arachides. J'aimais beaucoup ces moments de contact direct avec la nature, passés à observer les papillons, les oiseaux qui chantaient et volaient d'arbre en arbre, les abeilles qui volaient de fleur en fleur et les caméléons qui marchaient nonchalamment en changeant leur couleur en fonction de leur environnement pour mieux passer inaperçus.

Puis là-bas, avant de retourner à Mopti, nous prenions toujours le temps de rendre visite au cousin de mon père, I. Sow, qui lui aussi, était directeur d'école. Il était aussi un grand éleveur de poules pondeuses, que nous appelions '*toubabou chè*', c'est-à-dire la poule des toubabs. J'étais toujours émerveillé, tant par la belle taille de ces volatiles que par la quantité impressionnante de leurs œufs, soigneusement rangés dans des alvéoles.

À la maison, mon père possédait un projecteur de films. Aussi, nous faisait-il voir des films presque chaque week-end et plusieurs fois durant les vacances. Souvent, mes aînés m'incitaient à lui adresser une demande expresse de film parce qu'ils savaient qu'il me refusait rarement quelque chose. Sans doute parce que je suis l'homonyme de son père! Sans doute qu'il s'agit de cette séculaire tradition africaine qui consiste à ne rien refuser à quelqu'un qui porte le nom d'un être cher. N'était-ce pas pour cette raison, d'ailleurs, qu'il m'appelait «Abba», ce qui en peul, signifie «mon père»?

Toujours est-il que nous regardions les mêmes films toute l'année, en noir et blanc et avec les mêmes personnages, sans jamais se décourager. Tant s'en faut! Dès l'annonce d'une nouvelle projection, notre salon était littéralement pris d'assaut par les enfants, y compris ceux du voisinage. Le lendemain, chaque jeune prenait plaisir à imiter les acteurs, non sans maladresse!

Beaucoup plus tard, mon père devint l'un des trois députés de la circonscription de Mopti, à la faveur d'une élection. Les militaires arrivés au pouvoir par effraction en 1968 venaient de créer l'unique parti politique autorisé au pays, un parti État. C'était la méfiance, avec les militaires, et plusieurs étaient sceptiques quant à l'avenir même de ce parti. Lors de ces premières élections, les populations de presque partout au pays ont principalement élu des enseignants, du fait que ceux de l'époque étaient reconnus pour leur probité morale, leur sens de l'honneur et de la dignité. Si bien que les trois députés

élus à Mopti étaient tous d'anciens directeurs d'école. Une fois élu, mon père devait souvent se rendre à Bamako pour des sessions ordinaires ou extraordinaires tenues à l'Assemblée nationale du Mali.

Quant à ma mère, Kady, elle était assistante sociale et à ce titre, travaillait en tant que monitrice au jardin d'enfants de Mopti. Elle était très belle et toujours souriante. D'ailleurs, quelle mère n'est pas très belle aux yeux de ses enfants, me dira-t-on? Mais ce qui était indiscutable, dans son cas, était que malgré ses onze grossesses, sa juvénile apparence physique avait toujours su tromper les gens quant à son âge véritable. Oui, il s'agissait d'une mère débordée, très humble et qui rendait grâce à Dieu. Sa véranda et sa terrasse étaient assez bruyantes. Pour elle, la journée commençait souvent à 5h30 puisqu'il lui fallait préparer le petit déjeuner pour tout ce beau monde qui se rendait soit au travail, soit à l'école. Le repas du matin pouvait se composer de bouillie de riz, de mil relevée avec du lait et du sucre ou uniquement de café au lait et de pain. Il nous arrivait d'accompagner notre café avec de la galette de Djenné, une spécialité Sonraï préparée par une famille originaire de la ville de Djenné et vivant non loin de chez nous, à l'autre coin de la rue. Notre petit déjeuner pouvait aussi se résumer aux restants du dîner de la veille. Ce qu'on pouvait raffoler de ça, nous autres, enfants, car pour nous, les restants avaient toujours un goût particulier, en plus de sembler meilleurs que la veille.

Ma mère, aidée par son aide-ménagère, s'assurait que tout le monde soit parti à l'école avant d'emprunter un taxi pour se rendre à son travail. Il arrivait que mon père la dépose, mais elle n'était jamais totalement prête au moment où il partait. Je me souviens qu'elle était très démotivée par son travail, car il arrivait que les fonctionnaires accusent jusqu'à trois mois de retard dans le paiement des salaires. Vous avez bien compris... Nous étions alors à l'époque de la dictature qui malheureusement, a duré près de vingt-trois longues années. Quelle période sombre pour le pays! C'est avec ma mère que j'ai entendu pour la première fois le mot – *virement* – qui ne se faisait jamais. La pauvre répétait ce mot à longueur de journée en compagnie de ses collègues et autres amies fonctionnaires qui souvent, venaient à la maison. Son instinct maternel et de survie l'amena donc à mener d'autres activités pour arrondir ses fins du mois. C'est ainsi qu'à l'instar de ma grand-mère, elle avait, elle aussi, son tisserand saisonnier qui lui confectionnait des pagnes qu'elle vendait à ses amies et connaissances. Elle s'était

également procuré une petite machine électrique pour ensacher du jus de gingembre et de bissap²⁵ dans des contenants plastiques. Chaque soir, avant d'aller dormir, nous l'aidions à accomplir ce travail. De plus, elle veillait à engager un ouvrier saisonnier pour vendre de la glace, du jus de gingembre, du jus de bissap et des boissons gazeuses. Avec ce dernier, c'était le décompte tous les soirs pour savoir si le compte était bon ou pas. Inutile de vous dire que les discussions étaient souvent très animées, en particulier lorsque la glace achetée en ville avait fondu et que toutes les boissons n'avaient pas été vendues. À la maison, ma mère vendait aussi du sparadrap que les femmes utilisaient comme gabarit lorsqu'elles mettaient du henné pour se faire belles. Le sparadrap permettait de faire de jolis motifs décoratifs aux pieds ou aux mains avant d'appliquer le henné. Qu'est-ce qu'elles ne feraient pas pour être belles!



Ma mère Kady

²⁵ Bissap: Jus d'hibiscus rouge.

Sampana, le porteur d'eau

Originaire du Burkina Faso, très robuste et jugé tel un marginal par les uns et un fou par les autres, Sampana venait tous les jours puiser de l'eau chez nous, sans frais, pour la vendre aux boutiquiers et autres tenanciers de gargotes installés le long du petit marché de condiments appelé "Sakorowel" et situé à proximité de notre maison. Sans doute qu'un contrat tacite devait le lier à ces gens-là, car il remplissait systématiquement leurs jarres d'eau tous les matins et la particularité était qu'il demandait toujours à se faire payer sine die, à raison de 25 à 50 FCFA²⁶, selon le nombre de jarres. Il vivait dignement de cette vente d'eau, une activité qui l'éloignait de la mendicité, du besoin et des vices. Il parlait beaucoup et chantait toujours en travaillant. Il ne fallait surtout pas le contrarier, sans quoi il disait en mossi:

Kay!!!!

Kay!!!

Voilà un monsieur qui agrémentait nos journées.

Voilà un monsieur que nous n'avons perdu de vue que lorsque la ville a été dotée d'un système moderne d'adduction d'eau et que mon Père a fait installer l'eau courante à la maison.

Voilà un monsieur qui, à ce que je sache, n'avait pas de famille connue du grand public.

Voilà enfin un monsieur considéré comme fou, mais qui arrivait à vendre de l'eau dans la cité des eaux.

Qui est fou?

²⁶Cfa: monnaie couramment utilisée en Afrique de l'Ouest – 1\$CAN = 450FCFa ---- 50Cfa = 0,11\$CAN.



Sampana, une illustration d'Eugène Abrams.

‘Me rappelant de Sampana, le porteur d’eau, qu’il me soit permis de rappeler que le travail nous éloigne des vices, de l’oisiveté et nous permet de vivre dignement’.

Les lycéens d'autrefois

À l'époque, il n'y avait pas de lycée dans notre ville. Le seul lycée de la région se trouvait à Sévaré, une localité située à seulement 13km de Mopti, mais très différente de celle-ci, et ce, sur tous les plans. J'étais fasciné par mes aînés et autres oncles lycéens qui venaient passer leurs week-ends à la maison. Généralement, ils venaient accompagnés de leurs amis. Parmi ceux-ci, plusieurs provenaient d'autres contrées, comme Bandiagara, Konna, Djenné, Koro, Bankass, Douentza, Tenenkou, Korientzé, Soye, ou Sendegué. C'était pratiquement la fête, dans les familles, lorsque les lycéens de Sévaré descendaient sur Mopti. Le thé coulait à flots, les jeux de cartes étaient sortis, des soirées dansantes étaient organisées et des rencontres sportives improvisées avaient lieu. Autour du thé, les discussions pouvaient être chaudes et très animées, allant de la critique des autorités en place aux pensées critiques philosophiques. **Aristote, Platon, Socrate, Descartes, Karl Max** étaient régulièrement cités, sans oublier **Aimé Césaire, Léon Gontran Damas, Léopold Sédar Senghor, Birago Diop, Amadou Hampathé Ba, Cheick Hamidou Kané, Seydou Badjan Kouyaté, Chinua Achebe et Bernard B. Dadier**. Les plus éloquents de ces lycéens nous gratifiaient même de belles citations venant de ces grands auteurs, dans le genre: *"En Afrique, un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle"* de **Amadou Hampathé Ba**, faisant allusion à la tradition orale africaine, ou encore: *"Les morts ne sont pas morts..."* de Birago Diop. On pouvait aussi entendre des citations comme: *"Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien"* de **Socrate**; *"Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses. Tout dégénère entre les mains de l'Homme"* de **Émile Rousseau**; *"Science sans conscience n'est que ruine de l'âme"* de **Rabelais François**. On assistait à des discussions et commentaires sans fin lorsque ces lycéens-là se rassemblaient chez nous. Un jour, la discussion se corsa autour de **la Philosophie des Lumières** et un téméraire, sans sourcilier, lâcha: *"Dieu est mort, le ciel est vide!"* Il n'en fallait guère plus pour que mon père, qui dormait dans le salon du haut, passe brusquement sa tête par la fenêtre et intime l'ordre de clore immédiatement cette discussion et de laisser Dieu tranquille. Et la discussion cessa.

Le dimanche soir, s'il en avait le temps, il arrivait que mon père aille déposer les étudiants au lycée de Sevaré. Sinon, ils y retournaient en utilisant le service de transport en commun. Dans les deux cas, ma mère déposait toujours une petite gâterie, dans leur sac, en guise de supplément alimentaire.

Lorsque ces lycéennes et ces lycéens étaient chez nous, mes amis et moi les écoutions religieusement manipuler avec aisance la langue de Molière. Et nous nous disions que ces braves gens avaient chacun trousseau et bourse, c'est-à-dire qu'on les payait pour étudier. Au lycée, ils avaient aussi droit à un dortoir et un réfectoire, sans compter que là-bas, il n'y avait pas de chicotte car les professeurs n'avaient pas le droit de frapper les étudiants.

Drôle d'école!!!

Est-ce vraiment possible une classe où le professeur n'a pas sa chicotte posée bien en vue sur son bureau?

Bien que nous étions dans des petites classes, mes amis et moi ambitionnions déjà d'aller au lycée. Nous étions pressés d'arriver en 9^e année et de passer le D.E.F. (Diplôme d'Études Fondamentales), un examen obligatoire pour accéder au lycée. Nous étions pressés de troquer le giron familial contre la grande liberté qu'offrait le Lycée. Nous avions soudainement une immense envie de savoir. Croyez-moi, nous commençons à nous préparer pour le lycée dès les petites classes.

Et les années passèrent.

Plus elles passaient, plus les nouvelles en provenance du lycée enchantaient moins. Le Mali avait connu un grand mouvement étudiant qui avait été violemment réprimé par les autorités. Il y eut plusieurs arrestations et morts d'étudiants, dont Abdoul Karim Camara dit Cabral, un des célèbres leaders du mouvement. Les étudiants se plaignaient, entre autres, de leurs dures conditions d'études et d'hébergement. Les autorités en place, lors de cette sombre période de l'histoire du Mali, avaient coupé les bourses et fermé les internats, non seulement dans l'ensemble des lycées, mais aussi, dans

plusieurs autres structures d'enseignements secondaires et supérieurs. Cela, pour des raisons qu'eux seuls savaient.

Sapristi!!!!

Oser abîmer le lycée alors que ma génération d'écolières et d'écoliers s'apprêtait à y entrer!

Oh que non... quelle désolation!

Rêves brisés!

Liberté envolée!

Voilà un bon système d'enseignement instauré par le père de l'indépendance du Mali, le président Modibo Keita, qui venait d'être sabré par le régime despotique des militaires arrivés au pouvoir par la force. Partout au pays, le taux d'abandon scolaire devenait incontrôlable et incalculable car plusieurs parents, en particulier ceux habitant dans les contrées éloignées des grands centres urbains, n'arrivaient plus à subvenir aux besoins scolaires pourtant cruciaux de leurs enfants. D'autant plus qu'au même moment, les fonctionnaires pouvaient accuser jusqu'à trois mois de retard dans le paiement des salaires.

Quel désespoir pour ces nombreux parents devenus subitement impuissants!

Quel désespoir pour ces parents qui voulaient tant voir leurs enfants réussir!

Quel désespoir pour ces nombreux étudiants qui ont été contraints d'abandonner leurs études parce que plus de logeurs et rien à se mettre sous la dent!

Quel sevrage!

Et quel gâchis pour la nation, ce coup de sabre qui a jeté dans la rue des milliers d'enfants à la fleur de l'âge, les laissant livrés à eux-mêmes, vulnérables.

Quelle perte pour la nation!

Imouradine, chef d'une tribu touareg.

Presque une fois tous les deux ans, M. Imouradine et son cortège venaient rendre visite à mon père pour une dizaine de jours. C'était un grand monsieur, très clair avec des cheveux frisés. Il était toujours habillé en bleu ou en blanc immaculé, ou avec des vêtements présentant ces deux tons à la fois. Quelques fois, il enfilait un turban bleu encre très brillant qui tachetait souvent son front ou son nez. Son véhicule, une Land-Rover, avait plusieurs jerricans entassés sur le toit. À ce qu'on m'a dit, son père, le patriarche de leur tribu, rendait régulièrement visite à mon grand-père. C'était donc une amitié de longue date que celle qui unissait les deux familles. Imouradine semblait être quelqu'un de très important, car lorsqu'il arrivait chez nous, mon père mettait tout son salon à sa disposition. La suite de sa délégation passait la nuit en haut, sur la terrasse.

Lorsque son cortège et lui étaient de passage, notre maison ne désemplissait pas. Je ne sais pas qui répandait la nouvelle de son arrivée, mais les gens de sa tribu habitant à Mopti et ses environs venaient sans cesse lui rendre visite pour lui apporter moutons, chèvres, lait, beurre et diverses sortes de nourriture. Chaque jour était comme un jour de fête lorsqu'il restait chez nous. C'était le thé vert à la menthe à volonté le matin, le midi et le soir. Nous autres, enfants, raffolions des feuilles de thé sucré qui restaient après la troisième infusion. Il paraît que ça rend intelligent; si bien, que nous nous en donnions chaque fois à cœur joie.

Ce qui m'étonnait surtout, chez Imouradine, c'est qu'il semblait réellement avoir une certaine emprise sur ses visiteurs. Chacun le saluait à sa manière. Certains lui tendaient une poignée de main franche, d'autres lui donnaient la tête tandis qu'il y en avait qui s'accroupissaient pour prendre ses pieds. Souvent, lorsqu'il était assis sur un tapis en train de bavarder avec ses visiteurs, il n'était pas rare de le voir se faire masser les épaules, les pieds ou le dos par certains membres de son cortège. C'est avec des yeux étonnés que j'observais cette scène peu commune que personnellement, je n'avais jamais vue auparavant. En tout cas, pas dans mon milieu. Je me souviens avoir demandé à mon père le pourquoi de ces massages et de ces étranges façons de saluer. Il devait tout simplement me répondre de ne pas me mêler de ces choses-là, qu'il s'agissait de leurs

coutumes, comme pour me rappeler l'expression populaire *''autres cieux, autres mœurs''*.

Le départ d'Imouradine était tout aussi heureux que son arrivée du fait qu'il distribuait des billets de banque aux enfants avant de poser sa main sur notre tête et nous bénir. Il promettait chaque fois de revenir et toujours il revenait.

Depuis maintenant quelques années, nous avons perdu de vue cette généreuse famille touareg.

Sambourou va au lycée

Comme tous les matins, Sampana, le porteur d'eau, faisait ses va-et-vient autour du puits en chantant et en dansant. Alors que j'étais couché dans ma chambre au rez-de-chaussée, ne voulant pas me lever de peur de croiser le visage de mon père dont j'avais subtilisé la voiture la veille, voilà qu'une de mes jeunes tantes entra dans la maison pour annoncer que les résultats du D.E.F. étaient affichés à l'école. Elle ajouta qu'un seul Tall avait passé à l'école fondamentale de Mopti et qu'il s'appelait Oumar dit Karamoko Tall, dont elle avait du mal à mettre un visage sur le nom. En raison de mes nombreux surnoms, Barou, Abba et Sambourou, elle n'avait jamais su mon véritable prénom. Mon père, qui de son salon du haut entendait presque toujours tout, sortit la tête par la fenêtre pour demander à sa jeune cousine le prénom de la personne qui avait passé. Elle répondit: «Oumar dit Karamoko Tall.» Et mon père de s'exclamer: «Mais c'est Abba! C'est bien lui! Où est-il, d'ailleurs?»

En entendant cela, je bondis dans la cour tel un ouragan, oubliant complètement l'histoire de la voiture. J'étais ragaillardi. Je tenais à voir moi-même mon nom sur la liste des admis au D.E.F. Je pris donc la direction de l'école, marchant d'un pas très rapide. À mi-chemin, je rencontrai des amis qui me félicitaient, du fait qu'ils avaient déjà vu la liste. À chacun je répondais furtivement «*merci merci.*» Mais cela ne me suffisait pas, je continuai mon chemin. Lorsqu'enfin j'arrivai à l'école, je pus voir noir sur blanc mon nom sur la liste des admis, non sans lâcher un grand «ouf» de soulagement. Certains de mes professeurs, aussi heureux que moi, étaient présents sur les lieux et à leur tour, me félicitèrent. Ceci fait, je retournai à la maison pour confirmer l'information. Inutile de dire que mes parents, tout autant que le reste de la famille, étaient aux anges. Pour ma part, je n'arrivais pas à contenir ma joie. Je descendis donc en ville pour rejoindre mes amis au «*Grin*», près du salon de coiffure pour homme de mon ami Yacouba. Cet ami exceptionnel, il faut le dire, supportait tous nos caprices d'élèves. En raison du décès de sa mère, il avait dû abandonner très tôt les études pour s'occuper de ses frères et sœurs. À l'annonce de la bonne nouvelle, il ordonna d'engager le thé tout de suite avant de me faire une belle coupe de cheveux. La nouvelle se répandait au fur et à mesure que la clientèle du «*Grin*» s'agrandissait. Et la soirée, ce jour-là, se poursuivit très tard puisque

nous avons célébré l'événement dans une boîte de nuit appelée '*Le Refuge*', après être passés sur le bateau et au restaurant '*Nuit de Chine*'. Tout cela, à notre grande satisfaction. Ce fut dès lors la java en ville tous les soirs avec les amis. Les vacances, cette année-là, furent des plus belles. Avec le D.E.F. en poche, les parents me refusaient rarement quelque chose. Outre les virées avec les amis, c'était aussi les grandes balades avec les touristes. C'est justement durant cette période, et en compagnie de ces derniers, que j'ai pu visiter la plupart des régions administratives du Mali. Au cours de nos nombreux voyages, il nous arrivait d'habiter dans des campements-hôtels, mais plus souvent, nous dormions à la belle étoile sur le toit des voitures, dans des tentes ou dans des sacs de couchage. Puis les vacances se terminèrent, rappelant ainsi l'expression populaire: *«toute bonne chose a une fin.»*

Encore quelques jours et le lycée allait ouvrir ses portes. Mon père avait déjà réglé le problème d'hébergement à Sevaré. J'habiterais chez mon grand-père maternel, ou plutôt le petit-frère de mon grand-père maternel, qui habitait là-bas mais travaillait à Mopti. Un matin, mon père me prévint que je partirais à Sevaré l'après-midi même. Mon sac de voyage était prêt. Au moment du départ, ma mère versa quelques larmes lorsqu'elle me vit franchir le seuil de la porte avec mon père. Et nous nous engouffrâmes dans la voiture. On s'arrêta un moment au marché pour acheter un nouveau matelas et puis hop! Direction Sevaré.

À mon arrivée, mon grand-père me fit quelques blagues assez courantes avant de me montrer la chambre que je partagerais avec B. Cissé, un autre étudiant qui n'était pas encore arrivé. Allait-il même revenir? Le doute était permis, semble-t-il, car il s'était laissé quelque peu découragé, l'année précédente, par les dures conditions que lui imposaient ses études. Sur place se trouvait une de mes jeunes tantes, Mariam, laquelle habitait là pour les mêmes raisons que moi. Cela fit que je me sentis moins dépaysé. Quelques minutes plus tard, mon père partit, me laissant dans ma famille d'accueil ou... '*ma nouvelle famille*'. Je pris possession de ma chambre, rangeai mes affaires puis suis allé me coucher tout juste après le dîner, réfléchissant encore et encore...

Le lendemain, ma première nuit passée à Sevaré, en tant que lycéen, était passée. Après le petit déjeuner, je sortis pour explorer les alentours de la maison. C'est là qu'on m'indiqua le plus court chemin à emprunter pour me rendre au lycée. Si à Mopti notre

maison faisait presque face à l'école, à Sevaré je devais parcourir une bonne distance à pied avant d'arriver au lycée. Et le surlendemain, sac en bandoulière, je prenais la direction de ma nouvelle école. C'était le grand jour de la rentrée. Une fois sur place, j'ai retrouvé plusieurs de mes camarades des petites classes. J'y ai trouvé également des visages non familiers, mais assez sympathiques. Nous étions là, regroupés devant notre classe. Les anciens nous traitaient de toutes les nuances de bleus et de verts fruits non mûrs. Ce que ça pouvait être cruel! Un grand gaillard de la terminale poussa l'outrecuidance jusqu'à se faire passer pour un professeur stagiaire en nous ordonnant d'entrer en classe, de croiser les bras et de garder le silence! Quelques mois plus tard, alors que nous étions avec lui sur le terrain d'éducation physique, nous nous sommes toutefois bien vengés après nous être amusés à lui faire peur. Il n'eut droit à son salut que grâce à la bienveillance d'un gardien du lycée. Croyez-moi, il allait partir sans ses chaussures!

Nous avons trouvé là-bas un lycée qui depuis déjà quelques années, s'était vidé de sa substance; un lycée sans trousseau, ni bourse ni dortoir, pas même de réfectoire. C'est dire que nous avons trouvé "*une autre école*", et non un lycée.

Des semaines et des mois passèrent. Certains étudiants ne s'étaient jamais présentés en classe, disait-on, parce qu'ils n'avaient pas trouvé de famille d'accueil à Sevaré. Ils étaient donc restés dans leur village, leur D.E.F. en poche. Quel gâchis! D'autres, avec qui j'avais sympathisé lors du premier trimestre, ne sont jamais revenus après les congés de Noël et cela, pour diverses raisons que je me garderai de détailler ici. Il s'agissait pourtant d'étudiants qui avaient obtenu d'excellentes notes au premier trimestre. Oh! Quel gâchis!

C'est le lieu de vous dire que vivre à Sevaré en tant que lycéen sans ressources était très difficile. Je dirais même qu'il s'agissait d'un véritable parcours du combattant, en ce sens où chaque jour passé là-bas constituait un véritable exploit.

Contrairement à Mopti, Sevaré se caractérisait par ses grands espaces et ses longues distances. À l'époque, le transport en commun n'existait pas dans cette ville. Nous étions alors dans les années 80. Il fallait marcher de longues distances sous un soleil accablant et souvent, sous l'harmattan, un vent chaud et sec qui sévissait vers les mois de janvier et février. Pour toutes ces raisons, plusieurs étudiants, dont je faisais partie,

n'avaient plus le courage de retourner en classe à 15h00 pour suivre les cours de l'après-midi.

Il y avait aussi le facteur hébergement qui posait problème à Sevaré. Nous avons vu des étudiants loger chez des gardiens d'écoles et passer la nuit dans des salles de classe. Nous en avons vu loger chez des professeurs, des surveillants, chez le censeur et le proviseur. Presque tous les fonctionnaires, cadres d'organismes non gouvernementaux (O.N.G) et chefs de famille de Sevaré hébergeaient au moins un étudiant chez eux. Il me plaît ici de remercier nos braves logeurs pour leur geste ô combien salvateur. Qu'ils trouvent ici l'expression de nos meilleurs sentiments pour tous les sacrifices qu'ils ont consentis, en notre faveur, durant ces années. Ce sont des enfants de la nation qu'ils ont sauvés en un moment critique de leur existence.

J'ai moi-même presque été le logeur de certains camarades du fait qu'ils ne repartaient pas après des visites ou après nos séances d'exercices tenues chez mon logeur. Le week-end, il arrivait que je descende à Mopti avec certains d'entre eux, exactement comme le faisaient mes aînés. La plupart du temps, mon père venait nous déposer le dimanche soir. De retour chez mon logeur, il arrivait que je trouve des amis lycéens qui m'attendaient, assis devant la porte, sachant que dans ma gibecière, je rapportais toujours des choses de la ville, plus particulièrement des choses à se mettre sous la dent. Aujourd'hui, lorsqu'on se revoit dans d'autres circonstances ou sous d'autres cieux, c'est en riant que nous nous rappelons cette époque.

Le taux de déperdition scolaire devenait particulièrement élevé à Mopti. Ceux qui se rendaient à Sevaré tous les jours par leurs propres moyens n'en pouvaient plus. S'ils venaient suivre les cours le matin, ils ne revenaient pas pour les cours du soir parce qu'ils ne pouvaient plus défrayer les coûts de transport. Les parents étaient exaspérés parce que les salaires ne rentraient pas régulièrement, ce qui ne laissait aucune possibilité d'établir un budget conséquent, si budget il y avait, suis-je tenté de préciser. C'est vous dire que les ménages étaient à bout de souffle, surtout ceux qui comptaient plusieurs enfants.

Il convient de noter que cette situation était particulièrement dramatique pour les jeunes filles. Certains parents n'hésitaient pas à les sortir de l'école pour les donner en mariage en disant, et je cite: *«le D.E.F.est déjà assez pour une jeune fille!»* Quelle erreur de jugement! D'autres parents ajoutaient, et là encore je cite: *«le diplôme d'une jeune*

fille, c'est son mari!» Oh que non! Quelle erreur d'appréciation! Est-il besoin de vous dire qu'il y eut plusieurs cas de grossesses non désirées et une montée de mères célibataires? Que d'études écourtées pour tant de jeunes filles à ce point talentueuses qu'en classe, elles damaient le pion, et de loin, aux garçons!

Finalement, c'est un commerçant de la Société Bathily & Frères, du nom de **Cheick Oumar Bathily**, paix à son âme, qui sauva la situation en offrant gracieusement aux étudiants un autobus flambant neuf pour faire la navette entre Mopti et Sevaré. Qu'il soit vivement remercié et que Dieu lui rende grâce en l'acceptant au paradis. Son nom restera à jamais gravé dans nos mémoires. Son don, venu à point nommé, fut d'un apport inestimable. Il a permis d'enrayer de façon substantielle le taux d'abandon scolaire dû aux problèmes de transport. L'autobus effectuait trois départs le matin et deux autres le soir. Mais coup de théâtre en ce qui me concerne, car mon père m'intima de rester à Sevaré malgré ce service gratuit de navette. Il voulait que je reste basé là-bas pour apprendre à vivre, m'avait-on dit en sourdine. Ce n'était pas la grande joie, mais que faire contre la volonté d'un père? Puis un jour, il m'expliqua lui-même qu'il voulait éviter que je prenne la place d'une personne qui aurait eu un réel besoin de ce service de transport. Étant donné que je pouvais compter sur un logeur, il était plus juste, selon lui, que je reste à Sevaré. Je vous avoue toutefois qu'il m'arrivait de tricher et d'emprunter l'autobus scolaire, une fois de temps en temps, spécialement lorsque mon père n'était pas en ville.

Quelques mois plus tard, mon père perdit son siège de député lors d'une élection supervisée par des gens venus spécialement de Bamako en mission commandée. Ce fut, malheureusement, des élections entachées par de nombreuses irrégularités. Disons que ces superviseurs étaient venus pour barrer la route à mon père et son colistier, parce qu'avec eux, une certaine voix discordante raisonnait souvent à l'Assemblée nationale. Les militaires, qui exerçaient toujours une grande influence sur le parti, supportaient mal les voix dissonantes. En ce cas, l'on était vite considéré comme un agitateur à surveiller de près. Ce fut dès lors la traversée du désert pour mon père. Il resta longtemps sans emploi et s'il avait droit à un salaire, celui-ci tombait au compte-goutte. Puis un soir, on lui transmit une décision le mutant à Sanankoroba, en tant que chef d'arrondissement. Il devait s'y rendre toutes affaires cessantes. Il est parti sur-le-champ alors que la famille le rejoignit plus tard. Quant à moi, je suis resté à Sevaré pour terminer l'année scolaire, car

je devais passer la première partie du baccalauréat malien. Ce fut là ma grande traversée du désert à moi... partie à Sanankoroba, ma famille me manquait énormément.

Vivre à Bamako.

Après les examens du Baccalauréat Malien, ma maman vint me chercher à Mopti pour rejoindre la famille à Sanankoroba. Sanankoroba, une banlieue située à une trentaine de kilomètres de Bamako, était «*une belle place*»²⁷. Toute la famille s’y était finalement retrouvée. Le lendemain de mon arrivée, mon père me proposa de l’accompagner à Kati où il devait se rendre pour une rencontre administrative. Et nous traversâmes Bamako pour atteindre Kati. De retour en fin de journée, il profita de l’occasion pour me montrer certains coins réputés de la capitale malienne, comme le jardin zoologique, le musée, l’E.N.A (École Nationale d’Administration), le lycée Askia (lycée que je devais fréquenter plus tard, d’ailleurs), l’E.N.I (École Nationale d’Ingénieurs), l’Assemblée nationale, la grande mosquée, le marché central, la Place du Souvenir, le ministère de l’Éducation, l’E.N.SUP (École Normale Supérieure), l’hôtel de l’Amitié, le Grand Hôtel, l’artisanat et l’aéroport de Bamako-Senou... Lors de ces visites, je jouais au grand curieux, mais une fois dans la voiture, je me tordais de rire en mon for intérieur parce que mon «guide» ignorait que j’avais déjà mis les pieds plusieurs fois dans presque tous ces endroits en compagnie d’amis touristes.

Ah s’il avait su!

S’il avait su que nous venions souvent festoyer à Bamako.

S’il avait su que nous venions y vendre les voitures de nos amis touristes à bas prix et que ces derniers prenaient aussitôt un vol pour rentrer dans leur pays.

S’il avait su tout ça, nous serions rentrés plus tôt à la maison, soit avant le coucher du soleil.

S’il avait su, le pauvre!

Nous sommes restés quelques années à Sanankoroba. J’aimais beaucoup cet endroit, principalement en raison de ses grands espaces, de sa végétation luxuriante pendant l’hivernage, de sa fraîcheur, de la gentillesse de ses habitants et surtout, de sa proximité avec Bamako.

²⁷«*une belle place*»: expression populaire Québécoise voulant dire bel endroit.

À Bamako, j'ai eu la chance d'être logé encore une fois chez des proches parents lorsque mes études reprirent, bien que je me rendais à Sanankoroba presque chaque week-end pour voir mes parents.

À Bamako, tout comme à Sevaré, j'ai pu être témoin d'un taux de déperdition scolaire monstre dû au manque de logeurs pour les étudiants provenant des autres régions du Mali. Là aussi le problème se posait avec acuité. Même que c'était pire qu'à Sevaré. Bamako, c'est l'endroit où tous les bacheliers du pays convergent pour entreprendre des études supérieures. C'est également le lieu où la plupart des titulaires du D.E.F. se rendent pour entreprendre des études secondaires générales, techniques ou professionnelles. Plusieurs de mes amis de Mopti, que j'appelle les miraculeux de Sevaré, avaient de sérieux problèmes d'hébergement, dans la capitale, parce qu'ils n'y comptaient aucun parent et que les internats étaient fermés depuis longtemps. Si à Sevaré, on se plaignait des longues distances à parcourir, à Bamako, elles étaient encore plus grandes et les frais de transport interurbain étaient onéreux. Aussi, se rendre à la maison le midi pour manger et retourner à l'école à 15h00 pour assister aux cours du soir risquait de nous mettre en retard à cause des embouteillages. La ville de Bamako ne comptant alors qu'un seul pont, je restais en ville pour manger et me reposer, soit chez des proches parents ou encore, dans la famille d'amis de mon père. J'alternais d'un endroit à l'autre pour ne pas abuser de la bienveillance de chacun, et ce, même si certains me demandaient: *«Pourquoi ne t'a-t-on pas vu hier?»* *«Pourquoi ne t'a-t-on pas vu avant-hier?»* C'est ça, l'hospitalité ancestrale malienne!

Plusieurs étudiants adoptaient cette tactique, non seulement pour mieux se reposer après le repas du midi mais surtout, pour économiser sur les frais de transport interurbain, car chaque sou, si peu fût-il, avait son importance et pouvait servir en cas d'imprévu. C'est l'occasion de remercier, encore une fois, toutes ces familles d'accueil et de liaison pour leur bienveillance ô combien appréciée envers les enfants d'autrui ou, devrais-je dire, les enfants de la nation.

Malheureusement, il faut le dire, plusieurs étudiants n'avaient pas la chance de pouvoir compter sur la famille ou autres proches parents. De ce fait, ils n'avaient aucun endroit où aller. Certains, découragés, ont donc dû abandonner leurs études et retourner chez eux, en région. D'autres ont été renvoyés de l'école pour insuffisance de travail,

sauf que la réalité, nous le savions que trop bien, était que très souvent, ces étudiants n'arrivaient pas à se présenter assidument aux cours, soit parce qu'ils n'avaient pas mangé, soit parce qu'ils n'avaient accès à aucun moyen de transport. C'était là la triste réalité. Lorsqu'on habite chez quelqu'un qui lui aussi tire le diable par la queue, ce n'est pas facile de lui demander, en plus, de défrayer les coûts de transport. Tout ceci fit que plusieurs élèves ont dû abandonner leurs études pour aller grossir les rangs de l'armée, de la police ou de la gendarmerie. Certains sont devenus des gardiens de stationnement situés devant des immeubles de bureaux du centre commercial. D'autres sont devenus des écrivains publics devant la grande poste ou bien des coursiers pour commerçants dans le grand marché de Bamako. Eh oui... il fallait bien survivre dans cette jungle qu'était devenue la capitale. Les plus audacieux, si je puis dire, sont partis sous d'autres cieux, dans la sous-région ou plus loin, dans l'espoir d'améliorer leur sort.

Mais ce qui m'a beaucoup marqué, c'est de voir tous ces jeunes gens, espoirs de familles, qui n'ont pu réussir à l'école à cause de problèmes d'hébergement. Certains étaient pourtant bien plus brillants que moi, en classe, allant même jusqu'à m'aider lors des séances d'exercices ou préparatoires. Qu'est-ce qu'ils ont fait pour mériter un pareil sort? Est-ce pour confirmer cette citation selon laquelle *“les premiers de classe ne sont pas toujours les premiers de la vie?”*.

Cependant, parallèlement à ce sombre tableau, force est d'admettre qu'une certaine catégorie d'étudiants, que j'appelle les *“durs à cuire”*, de vrais miraculeux, ou bien ceux qui ont simplement eu de la chance pendant cette période critique de leur vie, sont parvenus à réussir. Parmi ces derniers, certains sont même devenus des sommités internationales et cela, dans divers domaines. Un proverbe de chez nous ne dit-il pas, et je cite: *«Même si le monde devient petit comme une coque d'arachide, certaines personnes y trouveront leur place»*. Ce qui veut dire que, quelles qu'en soient les circonstances, certaines personnes arriveront toujours à tirer leur épingle du jeu.

Il me plaît de raconter aussi qu'à Bamako, j'ai pu rencontrer plusieurs de ces anciens lycéens de Sevaré qui venaient passer leur week-end chez nous alors que je fréquentais encore les petites classes, ces mêmes lycéens *“bavards”* que j'admirais tant. Plusieurs, parmi eux, étaient devenus de hauts cadres, de grandes dames et de grands messieurs de la République, et cela, dans presque toutes les sphères de la vie pratique.

Chaque fois que j'accompagnais mon père ou ma mère dans un bureau de l'administration publique ou privée, ils se faisaient très souvent reconnaître par certains qui tout de suite, se rendaient disponibles pour les servir de leur mieux. C'est aussi ça le Mali! Est-ce bien cela, aussi, la moisson tardive, comme diraient certains?

Quelques années plus tard, la famille dut à nouveau déménager car mon père venait de faire valoir ses droits à la retraite. Les plus petits sont retournés avec les parents, à Mopti, tandis que les plus grands sont restés à Bamako pour poursuivre leurs études. Nous étions dispersés un peu partout, à Bamako, habitant ici et là chez des parents. Oui, ce fut une nouvelle traversée du désert, mais malgré les soubresauts et autres vicissitudes de la vie, j'ai réussi à terminer mes études et à dénicher un emploi sans avoir à chômer un seul jour. Un stage de quelques mois fait à la Direction nationale des Affaires économiques de Bamako me permit, en effet, de tisser de bonnes relations professionnelles grâce auxquelles j'ai pu obtenir mon premier emploi en tant qu'informaticien. C'était dans une usine. Dès la confirmation de mon embauche, j'appelai mon père à Mopti pour l'en informer. Bien sûr, il en fut très heureux et transmit aussitôt la bonne nouvelle à ma mère. Bien que mes employeurs m'attendaient, je voulais, avant de débiter, m'offrir de petites vacances à Mopti pour fêter l'événement. Et je débarque à Mopti! Dès le lendemain de mon arrivée là-bas, mon père me conduit à la gare pour me mettre dans le premier autobus en partance pour Bamako. Ceci fait, il veilla à rester à la gare jusqu'au départ, comme pour s'assurer que je quitte bel et bien la ville pour rejoindre mon poste (sic!!!).

Oh jeunesse insouciant! Oser mettre son premier emploi en jeu!

Après quelques années, mon père fut de nouveau élu comme député, mais cette fois, dans un Mali démocratique et multipartite. Quelle capacité de rebondissement me suis-je souvent dit à son sujet. Et là commencèrent ses multiples déplacements à Bamako pour prendre part aux travaux de l'Assemblée nationale. Lorsqu'il y effectuait un long séjour, il habitait dans sa petite maison de campagne, sise en banlieue, non loin de l'aéroport. Chaque samedi, j'allais passer la journée avec lui pour ne revenir chez moi qu'en soirée. J'étais maintenant marié et modestement établi à Bamako, dans le quartier hippodrome.

Nous étions alors en mai 1995 et la vie continuait. Voilà qu'un jour, ma femme téléphone à mon travail pour m'aviser qu'il se pourrait qu'elle rentre tard, du fait qu'elle devait se rendre chez le premier ministre pour y préparer le souper. Interloqué, je lui signifiai que j'étais trop occupé pour écouter ses plaisanteries. À cela, elle répliqua qu'elle tenait simplement à m'informer de la chose et que nous aurions l'occasion d'en reparler.

Je savais que ses talents culinaires l'avaient déjà amenée à préparer plusieurs grands buffets et autres plats cuisinés pour des coopérants techniques en poste dans notre pays, mais de là à cuisiner pour le premier ministre, je n'en revenais tout simplement pas!

Pour mieux vous situer, ma femme est une cuisinière professionnelle, spécialisée dans la présentation esthétique des plats. À l'époque, elle travaillait pour un Hôtel français de Bamako (Le Rabelais). Un jour, le bureau du premier ministre appela sa patronne pour lui dire que le premier ministre était à la recherche d'un bon cuisinier pour sa résidence officielle. Il fallait donc trouver un bon cuisinier pour le premier ministre du pays! Et le choix s'arrêta sur ma femme qui en plus de connaître la cuisine malienne, connaissait également celle de France. Deux jours de mise à l'essai suffirent pour confirmer son embauche. C'est ainsi que la grosse voiture noire, qui avait pour seule plaque d'immatriculation le drapeau du Mali (Vert-Jaune-Rouge), venait chercher ma femme très tôt tous les matins pour ne la ramener que très tard la nuit. Le rythme était infernal. Autant j'étais heureux de son nouvel emploi, autant j'étais malheureux parce qu'on ne se voyait à peu près plus. Le personnel domestique de la résidence du premier ministre n'était autorisé à quitter que lorsque ce dernier était couché. Or, l'homme avait pour habitude de rester très tard à son bureau, ce qui fait qu'il lui arrivait de demander à ce qu'on lui apporte son repas là-bas. Mon épouse devait aussi composer avec les déjeuners et dîners qu'il offrait aux grands de ce monde lorsque ceux-ci étaient en mission au Mali. Parmi ces convives de marque se trouvaient des cadres maliens qui siégeaient dans des institutions internationales. Ces repas de courtoisie étaient sans doute servis pour raffermir et consolider les relations du pays avec ses partenaires.

Ainsi, ma femme ne participait plus aux activités sociales et familiales. Je me souviens qu'elle avait pu assister que très difficilement aux cérémonies de baptême d'un des enfants de ma petite sœur. Dans ma rue, en raison de la grosse voiture noire

immatriculée du sceau de la République qui venait la chercher ou la déposer avant de filer en trombe alors que moi-même ne roulais que dans une Citroën 2 CV 4, certaines personnes commençaient à me prendre pour un espion ou un agent de la sécurité d'État. Voilà qui me rendait suspect aux yeux de plus d'un, surtout que je n'étais pas le genre de personne qui parlait beaucoup.

Puis voilà qu'une nuit, je reçus la visite d'un voisin, opérateur économique, qui me dressa le résumé de ses activités commerciales, dont la fourniture d'équipements et de consommables. Par le biais de mon entremise, il souhaitait obtenir une audience avec le premier ministre! Et ça ne s'arrêta guère là... Un autre soir, des jeunes qui prenaient régulièrement le thé au coin de ma rue vinrent me visiter pour me demander de financer leurs activités sportives! Étais-je soudainement devenu un grand monsieur à mon insu???

Seule la grosse cylindrée noire de la République aurait pu répondre à cette question!

Émigrer au Canada

C'est sur un coup de tête et un goût très prononcé pour l'aventure que j'ai décidé, avec ma femme, d'aller vivre au Canada. J'étais fasciné par ce lointain pays, sans doute parce que je conservais un bon souvenir de ces nombreux jeunes Canadiens qui avaient habité chez nous, lorsque j'étais adolescent, dans le cadre d'échanges culturels, et aussi, peut-être, en raison de l'influence positive qu'ont eue sur nous nos nombreux amis Français et Américains de Bamako, avec qui nous faisons beaucoup d'activités. Au nombre de ces amis, il me plaît, ici, de citer Georges Thompson que j'appelle le plus Malien des Américains. Qu'il me soit aussi permis de citer les Français Pierre Magnière, sa femme Ivelyse et leurs enfants Alexis, Anaïs et Alison. Nous étions si près d'eux, qu'Alexis a même invité ma femme à Bruxelles pour assister à son mariage. Il s'agit donc de ces amitiés inaltérables, malgré le temps et la distance.

Vous comprendrez que c'est le concours de plusieurs circonstances qui nous ont amenés à débarquer un 12 juin à l'aéroport de Mirabel, en banlieue de Montréal, sans adresse aucune. Une fois à cet aéroport, nous avons cherché dans le bottin téléphonique, mais en vain, le numéro de téléphone d'une association malienne. Impossible, aussi, de trouver une chambre d'hôtel puisqu'à Montréal, ce jour-là, c'était le Grand Prix du Canada de Formule 1. Du coup, tous les hôtels affichaient complets. Après plusieurs coups de fil, une agente du service de l'immigration parvint in extremis à nous trouver une chambre. Nous sautâmes donc dans la navette qui ralliait l'aéroport au centre-ville. En cours de route, je fus surpris par deux choses qui resteront à jamais gravées dans ma mémoire d'immigrant: d'abord, par des affiches placardées sur plusieurs bâtiments indiquant en gros caractère: **Nous embauchons** et ensuite, par d'autres affiches indiquant: **Appartements à louer**.

À la vue de ces étonnantes affiches, je me suis retourné plusieurs fois vers ma femme pour lui demander de me pincer, histoire d'être bien sûr que je ne rêvais pas. Je lui répétais sans cesse que nous ne pouvions être mieux tombés, du fait qu'il y avait du travail et des appartements à louer. «Le monde ne peut être mieux que ça!» m'exclamai-je. Et ma femme d'arborer un large sourire...

Nous arrivâmes à l'hôtel et procédâmes à l'enregistrement. Nous avons payé pour une semaine avant de nous installer dans notre chambre. Là, nous avons eu envie de commander une pizza. Croyez-le ou non, ce fut mon premier choc culturel. C'est que je ne comprenais rien aux différentes sortes de pizzas qu'on me proposait, de même que je ne comprenais absolument pas le français avec lequel on s'adressait à moi. Tandis que je commandais une pizza *marinera* ou à *l'oriental*, l'on me parlait de pizza "*toute garnie*", "*all dressed*", de "*Pepperoni*" et de "*meet lover*"! Finalement, ma femme vint à ma rescousse et pour faire simple, commanda une pizza au fromage. Le choix de la boisson pour accompagner notre repas devint tout aussi ardu lorsqu'on se mit à nous parler de breuvage ou de liqueur. C'est que pour nous, Maliens, lorsque nous entendons le mot breuvage, cela nous rappelle tout de suite – abreuvoir - qui est un endroit (une mare ou près d'un puits) où l'on mène les animaux pour boire; abreuvoir pouvant aussi être un récipient construit spécifiquement pour faire boire les animaux. Si bien que j'étais très étonné, voire choqué, d'entendre ce mot associé à ma commande de pizza. Quant au mot liqueur, je pensais davantage à une boisson distillée et fortement alcoolisée, tel le Whisky. Voilà deux mots de la langue française qui peuvent avoir une connotation très différente, selon l'endroit où l'on vit. En fin de compte, ma femme et moi avons décidé "*d'appeler le chien par son nom*" et de commander deux Pepsis, ce qui fut compris de tous. Ouf! Ce fut néanmoins très amusant!

Après le repas, ma femme, jouissant d'un sommeil facile, s'endormit sans le moindre mal. De mon côté, comme je n'arrivais pas à faire de même, je décidai d'aller tenir compagnie à l'homme qui travaillait à la réception. Dès que j'y fus, je lui demandai de téléphoner au Mali pour dire aux parents que nous étions bien arrivés. Mais le pauvre ne connaissait pas le Mali, ne savait pas où se trouvait ce pays et encore moins comment téléphoner là-bas.

«*Mon Dieu, me suis-je dit à voix basse: sur quelle planète suis-je tombé?*» Une carte du monde était affichée juste derrière son bureau. Je m'évertuai donc à lui montrer où se trouvait le Mali, situé au cœur de l'Afrique Occidentale, sans aucun accès à la mer. Finalement, il appela le service téléphonique de Bell qui, après une longue mise en attente, nous fournit les instructions pour appeler là-bas. J'ai payé le fort prix, pour cet

appel international, mais je me devais de rassurer les parents. Ma famille et ma belle famille n'attendaient que ce coup de fil. Ce fut fait, Dieu merci!

Si l'expression populaire disant que «*le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt*» est vraie, qu'en est-il donc de ceux qui n'ont pas fermé l'œil de la nuit? Le matin arriva. Je m'arrêtai devant la porte de l'hôtel, situé sur l'Avenue du Parc, regardant les voitures converger vers le centre-ville. Je décidai de faire un tour du bloc pour me dégourdir un peu les jambes lorsque j'aperçus encore, sur un immeuble: «appartement à louer.» Je n'en croyais pas mes yeux. Je pris note et poursuivis ma petite marche avant de retrouver ma femme à l'hôtel et lui parler de l'annonce que j'avais vue. Puis nous sortîmes aussitôt pour aller prendre le petit déjeuner. Là encore, un petit choc culturel nous attendait, car la gentille serveuse nous demanda si nous voulions du pain brun ou du pain blanc et si nous voulions des œufs tournés ou pas. Ne comprenant pas ce jargon culinaire, je laissai à ma femme le soin de décider. Habitué au pain baguette au Mali, nous avions sur notre table du pain brun tranché et des œufs sur-le-plat tournés. Un bon jus d'orange avait précédé ce repas. Pas mal pour commencer la journée!

Par la suite, nous traversâmes la rue pour visiter l'appartement semi-meublé à louer. Le concierge, un peu méfiant au début, demanda à voir nos papiers. Nous les lui montrâmes puis il accepta de nous faire visiter les lieux. Ceci fait, nous avons rempli des formulaires et payé le loyer pour le restant du mois car nous voulions emménager tout de suite. L'homme, très étonné, nous demanda de lui accorder deux heures, le temps de faire un peu de ménage dans notre future demeure. Et voilà que nous venons de dénicher un appartement en seulement vingt-quatre heures!

Nous retournâmes à l'hôtel. Comme ce n'était plus le réceptionniste de la veille qui était sur place, nous déclînâmes alors notre identité et demandâmes à libérer notre chambre, même si nous avions payé pour une semaine. La réponse fut un NON cinglant. Ce ne fut pas facile, mais finalement, on accepta de nous rembourser la différence.

Le déménagement ne fut point difficile puisque nos valises n'étaient pas encore défaites. Il ne s'agissait que de traverser la rue pour gagner notre nouvelle habitation. Et nous voilà donc là, en train de nous familiariser avec les lieux et les équipements électroménagers. Le concierge, Gilles, venait nous voir plusieurs fois par jour, sans doute pour en savoir un peu plus sur ses nouveaux locataires. Il veillait régulièrement à nous

apporter des choses utiles telles des ustensiles, des meubles, etc. Il nous a parlé du marché Jean-Talon où l'on pouvait faire une épicerie bon marché, fait connaître la pharmacie Jean Coutu que nous avons trouvée très différente des pharmacies maliennes, en plus de nous indiquer comment se rendre au bureau de l'immigration afin que nous puissions prendre part à la session d'information offerte aux nouveaux immigrants. Enfin, il nous a accompagnés dans des organismes communautaires pour que nous puissions bénéficier d'aide alimentaire, vestimentaire, et autre.

Voilà le Québec!

C'est ça, le Québec!

Le Québec de mon ami Gilles, concierge.

Les jours passèrent. Nous poursuivions nos sessions d'information sur la vie au Québec, à même le bureau de l'immigration, situé dans le quartier Parc-Extension. Tous les soirs, ma femme et moi prenions l'air frais sur un banc public installé juste en face du parc du Mont-Royal. Jusque-là, nous n'avions encore rencontré aucun Malien, ni dans le métro ni dans les autobus, pas même dans la rue. Tant et si bien, que ma femme me demanda:

-Mais où est-ce que les Maliens peuvent bien se trouver?

Ce à quoi je répondis:

-Sûrement à Ottawa, puisque c'est la capitale. Ne sais-tu pas qu'en France, la plupart des Maliens habitent à Paris?

Nous ne savions alors pas qu'une cousine, A. Koumaré, ayant appris par ses parents, au téléphone, que nous avions pris le départ pour Montréal, nous recherchait, mais sans succès, dans toute la communauté malienne. Il se trouvait aussi que lors de notre départ pour le Canada, on m'avait remis une lettre que je devais poster une fois sur place. Avant que je le fasse, ma femme, à toutes fins utiles, m'avait conseillé d'inscrire notre nouveau numéro de téléphone au verso de l'enveloppe. Ce que je fis. Puis un jour, le téléphone sonna. Il s'agissait de S. Sangaré qui appelait pour confirmer qu'il avait bien reçu la lettre et qu'il entendait nous rendre visite le jour même, dans le courant de l'après-midi. Le jour suivant, le téléphone sonna à nouveau. Cette fois, il s'agissait de ma

cousine A. Koumaré, laquelle avait enfin trouvé notre trace. Incroyable! Nous venions d'obtenir un accès à la communauté malienne. Ma cousine vint nous voir dès le lendemain de son appel, après son travail, les mains remplies de fruits et de boissons, nous apportant aussi du poulet rôti assaisonné de plantains et de pommes de terre à la malienne. Jamais nous n'oublierons! Quel délice!

Avant de prendre congé, elle nous précisa que nous ne pourrions pas rester là, dans ce petit appartement 2 ½, qu'elle allait nous trouver quelque chose de plus spacieux et plus près des services. Ce qui fut fait au cours des jours suivants. C'est ainsi que nous déménageâmes dans le quartier Côte-des-Neiges, dans le même immeuble qu'elle, à la faveur d'un Malien, B. Sanogo, qui travaillait en tant que concierge des lieux. À Côte-des-Neiges, nous avons rencontré quelques personnes appartenant à notre communauté. J'ai même pu visiter un «*grin*»²⁸, où nous avons pris le thé à la malienne et mangé des arachides. Cette fois-là, lorsque je voulus savoir comment trouver du travail, on m'indiqua tout de suite le chemin de la manufacture. Travailler dans une usine comme ouvrier? J'ai tenté un jour, mais ce fut tellement éreintant, que je n'y ai plus jamais mis les pieds. Je me suis donc inscrit à l'université pour entreprendre des études dès septembre. Tout se passa bien, sauf que j'étais découragé à l'idée de devoir reprendre certains cours déjà suivis auparavant. Puis une maladie, dans ma famille, vint mettre un frein à ce projet. Forcé de rester à la maison pour m'occuper des miens, il m'arrivait d'avoir un peu de temps libre pour moi-même. J'en profitai donc pour passer le permis de conduire et acheter ma première voiture, ce qui faciliterait les courses et l'épicerie. C'était une Chevrolet NOVA.

²⁸«*grin*»: Au Mali, endroit où les gens du même groupe d'âge se retrouvent pour causer.

Le verglas de janvier 1998

Un après-midi, alors que j'étais parti faire les courses à l'épicerie, j'éprouvais toutes les difficultés du monde à revenir à la maison tellement la route était glissante et impraticable. Ce jour-là, il y eut plusieurs accidents dus aux dérapages et autres sorties de route.

-Pas question que je retourne à la maison sans ma voiture, me disais-je alors! Pas question que je laisse ma voiture en ville!

Si bien, que je me suis débrouillé tant bien que mal pour rouler doucement, empruntant des petites voies jusqu'à chez moi. Tout un exploit pour le nouveau conducteur que j'étais et le Malien qui affrontait son premier hiver canadien. Une fois à la maison, je racontai mon calvaire à ma femme tout en remplissant le frigo. Je ne savais pas que le pire restait encore à venir. J'étais même loin de m'en douter! Pourtant, la télévision ne cessait de parler, en boucle, de cette pluie verglaçante qui tombait sur la province de Québec. De notre balcon, l'on pouvait déjà voir d'épaisses couvertures de glace fondante sur le branchage des arbres. On aurait dit des arbres aux feuilles de glace en provenance d'un autre monde. Certains pliaient littéralement sous le poids de la glace. Chaque fois que nous regardions à l'extérieur, nous avions très peur car la pluie glacée continuait de tomber et la glace ne cessait de s'accumuler. Sa quantité devenait vraiment impressionnante. J'étais particulièrement effrayé lorsque j'ai vu la quantité de glace qui enveloppait les fils électriques et téléphoniques qui surplombaient nos têtes. «*Ça va céder*», me gardais-je de dire à voix haute. Mais que faire, sinon se résigner à dormir dans ces conditions difficiles. Le lendemain, lorsque nous nous réveillâmes, il n'y avait plus de courant, plus de téléphone. Non seulement faisait-il très froid dans l'appartement, mais nous étions totalement coupés du monde. Je descendis pour scruter l'extérieur. C'était l'apocalypse! De la glace partout, des arbres déracinés, des poteaux électriques tombés par terre, ma voiture et celles des autres ensevelies sous un vaste amas de glace, vacarme des ambulances et camions de pompiers, véhicules de police raisonnant avec gyrophares bleu et rouge allumés... Était-ce la fin du monde? Pour le Malien que je suis... Que oui! Que oui! Que oui! Si ce n'était pas la fin du monde, alors nous nous

étions bigrement trompés de pays en venant nous établir au Canada. Il faisait très froid. Impossible de rester trop longtemps dehors tandis qu'à l'intérieur des maisons, c'était tout aussi froid car il n'y avait plus de chauffage. Ce fut une journée très difficile. Le soir, un de mes amis, C. Léger, qui avait l'habitude de séjourner au Mali, vint frapper à ma porte car il n'arrivait pas à nous joindre par téléphone. Il nous a apporté plusieurs vêtements chauds ainsi qu'un sac de couchage. Eh oui! L'expression populaire ne dit-elle pas que «c'est dans la difficulté qu'on reconnaît les vrais amis?» Ces vêtements et ce sac de couchage furent d'un apport inestimable. Alors que je lui disais que si c'était ça, l'hiver, moi j'envisageais sérieusement de retourner au Mali, d'autant plus que les mois de novembre et de décembre avaient été déjà très difficiles pour nous, il s'évertuait à me convaincre de rester, m'expliquant que c'était seulement la deuxième fois en trente ans qu'il était témoin d'une telle température. Il parvint à me rassurer, mais non sans difficulté.

La nuit tombée, je peux vous dire que si nous avons fermé les yeux, nous n'avons pas dormi pour autant. Le moindre bruit devenait suspect. Nous nous tournions et retournions sans parvenir à trouver le sommeil tellement nous avions froid. Le lendemain, nous apprîmes par nos voisins de palier qu'un centre communautaire, situé tout près et équipé d'une génératrice, avait commencé à accueillir des gens. Je me couvris d'une tonne de vêtements et m'empressai d'aller vérifier. Ce que les rues pouvaient être dangereuses! La glace et les fils électriques qui jonchaient le sol n'avaient rien de rassurant. Les trottoirs, à éviter à tout prix, étaient devenus de véritables patinoires, sans compter les risques de chutes de glace à partir des toits. Nous marchions au beau milieu de la rue, ce jour-là, car c'était l'unique moyen de savoir où nous mettions les pieds. Cahin-caha, je finis par trouver le centre d'hébergement. L'information était vraie. Même que la police patrouillait avec consigne stricte de faire sortir les gens de chez eux et les inciter à gagner les centres d'hébergement. Je retournai donc sur mes pas pour aller chercher ma famille et l'installer dans le centre. Celui-ci était parfait pour nous. Il y faisait chaud et l'on y mangeait trois bons repas par jour. Là-bas, nous avons aussi eu droit à la visite du maire de l'époque, Pierre Bourque, et du ministre Martin Cauchon. Par contre, croyez-moi, ce fut aussi deux jours de bruit et d'insomnie. Finalement, une famille française, qui avait eu la chance de ne pas manquer d'électricité et disposant

d'une pièce libre, est venue nous chercher. Dans cette demeure, nous eûmes droit à une ambiance plus familiale, très, très loin du bruit. Chaque jour, j'allais visiter notre appartement jusqu'à ce qu'enfin, je découvre que le courant, tout autant que le téléphone, était redevenu fonctionnel. Par précaution, nos hôtes nous prièrent d'attendre le lendemain avant d'y retourner. Quand nous y revinrent, c'était pour découvrir que nous avions perdu tout le contenu du frigidaire. Mais bon... c'était un moindre mal.

La crise du verglas de janvier 1998, survenue lors de notre premier hiver, fut une expérience qui nous a beaucoup marqués. Cependant, force est de reconnaître que nous avons été très impressionnés par la capacité d'intervention des autorités pour circonscrire à cet aléa naturel. De même, n'avons-nous pas reçu un chèque spécial du gouvernement quelques semaines plus tard pour remplir le frigidaire à nouveau?

Vivre à Montréal

Malgré l'expérience presque traumatisante reliée à la crise du verglas, la vie reprenait son cours. La lutte pour la survie continuait. Bien qu'habitant à Côte-des-Neiges, je continuais à fréquenter l'organisme communautaire «les Hirondelles» où A. Arsenault m'aidait à refaire mon C.V.²⁹ conformément aux normes canadiennes. Il m'apprenait aussi les techniques de réponse à donner lors des entrevues d'embauche. Une fois prêt, j'enclenchai sans tarder et activement ma recherche d'emploi, non seulement par téléphone mais aussi, en envoyant mes C.V.

Voilà qu'un matin une dame m'appelle pour me dire qu'elle avait un poste pour moi et que je devais me présenter dès le lendemain pour suivre une formation. Je m'y rendis en veston cravate, bien tiré à quatre épingles. J'arrivai sur les lieux trente minutes avant l'heure prévue, exactement comme A. Arsenault l'aurait souhaité. Nous étions une bonne dizaine de candidats pour entreprendre cette formation qui portait sur la technique de vente de coutellerie et vaissellerie. L'après-midi, nous devions passer à l'action en allant sur le terrain en compagnie d'un vendeur aguerri. D'abord, nous arrivâmes chez une dame qui nous ferma la porte au nez, bientôt imitée par une deuxième et une troisième. Ensuite, nous tombâmes chez une personne plus réceptive, laquelle nous laissa présenter nos produits. Quelle ne fut ma surprise de voir mon vendeur expert jeter des assiettes à tout vent dans le salon de notre hôtesse avant d'en laisser choir d'autres sur le plancher. Eh oui! C'était la technique! Il fallait démontrer que nos assiettes étaient incassables et de grande classe. Et on les reprenait une à une pour constater qu'aucune égratignure n'était observable. Aucune assiette n'avait perdu de son lustre. La dame était à ce point médusée, que nous avons conclu la vente sans difficulté aucune. Ce fut toutefois la seule vente de l'après-midi. Lorsque je revins à la maison, le soir, je racontai mon aventure à ma femme qui du coup, se mit à rire comme «ça se peut pas»³⁰. Inutile de vous dire que je n'ai plus remis pied dans cette compagnie. Ai-je l'âme d'un vendeur porte-en-porte?

²⁹ C.V: Curriculum Vitae

³⁰ «ça se peut pas»: expression populaire Québécoise voulant dire c'est pas possible.

Sur près de dix C.V envoyés, une seule compagnie m'avait appelé pour une entrevue. Là également, je m'y rendis en veston cravate, bien tiré à quatre épingles. Comme l'aurait souhaité mon conseiller en emploi, A. Arsenault, j'arrivai sur place trente minutes avant le temps et me présentai. Soudain, un dénommé Peter vint me chercher et nous nous retirâmes dans un bureau. Il me signifia qu'à la lecture de mon dossier académique, je jouissais d'une bonne formation, mais que tous les logiciels d'application mentionnés dans mon C.V n'étaient plus utilisés au Canada depuis près de dix ans.

-Sapristi! Est-ce qu'un jour, je vais finir par pouvoir travailler dans mon domaine au Canada? grommelai-je entre les dents. «Coudonc!»³¹Est-ce qu'on m'a convoqué jusqu'ici uniquement pour me dire ça? «Ça se peut-tu!»³²

Instinctivement, j'ai alors décidé d'offrir mes services bénévolement. Fort étonné par cette offre aussi soudaine qu'inusitée, Peter me demanda ce qui pouvait bien motiver cette proposition. À cela, je lui répondis que je désirais simplement intégrer une firme informatique pour apprendre, me mettre à jour et vivre dans une ambiance anglophone pour pratiquer cette langue. L'homme promit de me rappeler plus tard. Deux jours après, on me téléphona pour s'enquérir de mes journées de disponibilité. Je répondis que je serais disponible du lundi au vendredi, durant les heures régulières de travail. Puis je commençais le lundi suivant, à neuf heures. Après les présentations d'usage aux membres du personnel, l'on m'intégra dans une équipe technique. Contrairement à ce que j'aurais souhaité, ce n'était ni une équipe d'analyse ni une équipe de programmation, mais plutôt une équipe très technique qui se trouvait constamment sur la route à visiter des clients, principalement corporatifs, pour assurer le dépannage, la réparation, l'installation de réseaux locaux et de grande portée. Voilà comment j'ai obtenu mon premier emploi au Canada!

³¹«Coup donc!»: expression populaire Québécoise.

³²«Ça se peut-tu?»: Expression populaire Québécoise voulant dire: Est-ce possible?

Mon apprentissage se passa très bien. Nous étions toujours sur la route... «on the road», comme ils disaient. Si bien, que je commençais à drôlement bien connaître Montréal et ses environs. Du coup, je n'avais plus rien à envier aux chauffeurs de taxi.

Puis voilà qu'un soir, alors que j'arrivai complètement épuisé à la maison, je trouvai un message d'A. Arsenault, lequel me demandait de le rappeler d'urgence dès le lendemain. Lorsque je le fis, il m'informa qu'une formation en administration de réseaux, offerte exclusivement aux nouveaux arrivants, était sur le point de démarrer et qu'il croyait que j'avais le profil requis pour poser ma candidature. Je ne réfléchis pas deux fois et acceptai aussitôt. Puis j'informai mon employeur qui n'y vit aucun inconvénient. Et me revoilà sur un banc d'école pour douze longs mois, au bout desquels j'obtins la certification Microsoft. Ceci fait, je retournai dans la même compagnie pour laquelle j'avais travaillé en tant que bénévole, mais cette fois-ci, pour entreprendre un stage amusant, suis-je tenté de dire. Celui-ci complété, on m'embaucha sur-le-champ, après avoir jugé que j'avais beaucoup gagné en connaissances et en autonomie. Je partais souvent seul pour effectuer des appels de service. Même que certains clients appelaient au bureau en disant: '*send me Oumar*' ou encore, '*envoyez-moi Oumar*'!

Enfin, j'avais trouvé ma place, tant au soleil qu'à la neige! Le chèque de paie rentrait chaque quinzaine, contrairement à ce qui se passait sous d'autres cieux, où il fallait attendre la fin du mois avant d'être payé.

Fini les soucis pour arrondir les fins du mois.

Fini la peur d'affronter le regard du concierge qui venait frapper à la porte de l'appartement le premier jour de chaque mois.

Terminé les nuits sans sommeil d'un immigrant sans emploi vivant dans un pays de dollars.

Oh que la vie devenait belle! Pouvait-il en être autrement?

Quelques années plus tard, nous emménagions dans la couronne nord de Montréal pour former un nid et profiter, entre autres, des grands espaces.

Le goût des études ne m'ayant jamais quitté, je m'inscrivis de nouveau à l'université, mais cette fois-ci, à temps partiel.

Oui, c'est aussi ça le Canada: le travail, la famille et les études!

À la mémoire de mon Père.

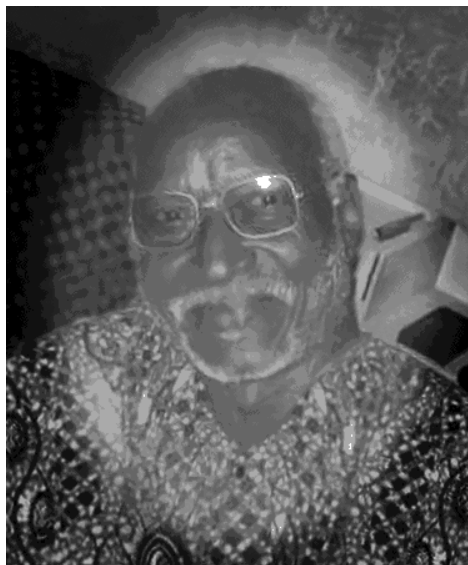
Tout sourire,
Toujours prêt à taquiner ou à chahuter ses visiteurs,
Toujours prompt à demander le nom de famille d'un visiteur inconnu,
Histoire d'être le premier à lancer le cousinage à plaisanterie,
Briser la glace,
Mettre l'inconnu à l'aise,
Fort aise,
Débuter la conversation d'une bonne belle manière.

Oh cheveux grisonnants!
L'âge,
L'âge qui ne pardonne pas,
La vieillesse, la maladie et les médicaments,
Les poumons fatigués de ton vieux corps,
Ta voix, devenant souvent inaudible pendant tes crises respiratoires,
Respiration haletante,
Respiration sifflante,
Souffle difficile,
Famille affolée,
C'est la courette pour brancher l'appareil à oxygène.

Réoxygéné de nouveau,
Respirant à pleins poumons,
Sur ton lit de mort,
Te revoilà encore, tout sourire, taquinant de nouveau tes visiteurs,
Plaisantant de nouveau avec ces nombreux visiteurs,
Comme pour leur rassurer,
Comme pour leur dire que le mal était passé et que tout allait bien.
Mais c'était sans compter avec les poumons fatigués d'un corps âgé de 82 ans.

Et voilà qu'une nuit, le téléphone sonne tard dans la nuit.
Je bondis sur cet appareil tel un ouragan.
C'était la fin d'une vie au bout du monde.
C'était la fin d'une vie.
La vie d'un instituteur,
La vie d'un parlementaire et administrateur civil,
C'était la fin de vie de mon père.
Non, je ne croyais pas.
Larmes aux yeux,
Les yeux globuleux,
Le regard hagard et lointain.
Les deux mains sur la tête,
Le Bon Dieu venait de reprendre ce qu'il avait donné.
Dieu est grand, me suis-je dit.
Ma femme, aussi étourdie que moi, refusa d'accepter la mauvaise nouvelle et lâcha: *ce n'est pas vrai! Ce n'est pas possible!*
Mon fils aîné, incommodé par mes incessants va-et-vient à cette heure si tardive, se réveilla et se mît à me consoler. Il avait compris que son grand-père venait de rendre son dernier souffle. Il était 4h30 à Montréal.

Dors en paix, mon cher Père.



Seydou Karamogo TALL (1931-2013).

Des anecdotes

Voici quelques faits plutôt cocasses qui me sont arrivés depuis mon arrivée au Canada

1. Je me rends à la machine à café en même temps que le patron de la compagnie pour laquelle je travaillais alors. À ma grande surprise, c'est lui-même qui prépare le café avant de m'en servir une tasse! Difficile de voir ça au Mali.
2. De passage dans une grosse entreprise, je vois la vice-présidente pousser elle-même un chariot pour servir café et muffins aux employés! Là encore, difficile de voir ça au Mali!
3. Une nuit, je me rends chez "Charlie Biddle", un club de Jazz montréalais, et je vois un de mes patrons en train de jouer sur scène. Je n'en croyais pas mes yeux! Après sa brillante prestation au cours de laquelle il s'est exécuté sur un instrument à cordes, je m'approche de lui pour le saluer. Me reconnaissant, il lance: "*hey, Oumar, que fais-tu là?*", "*mais j'aime le Jazz*, que je réponds. "*Et toi, que fais-tu là?*", "*mais cela fait depuis près de quinze ans je fais du Jazz avec mes amis. Nous avons un groupe.*"
4. Je sonne à la porte d'une maison et mentionne à la bonne dame qui me répond que je suis là pour réparer leur ordinateur. Elle me demande d'attendre et referme la porte. Quelques minutes plus tard, elle réapparaît et me dit: "*You remove your shoes or you stay there*" autrement dit: "*tu enlèves tes chaussures ou tu restes là.*" Ha! Ha! Ha! Allez donc savoir pourquoi! Sans mot dire, j'ai retiré mes chaussures et suis rentré faire mon travail.
5. J'arrive dans une famille pour installer un réseau sans fil (Wi-Fi). Quelques minutes après mon arrivée, la cliente me demande s'il me serait possible de quitter avant 15h00, car elle ne voudrait pas que ses enfants me trouvent là au retour de l'école! Ha! Ha! Ha! Vous savez pourquoi, vous? Moi, je n'en ai aucune idée!
6. J'ai été dépêché plusieurs fois à la résidence de la fille d'un pharmacien bien connu du Québec. Je n'avais jamais vu une aussi belle et grande maison. Un jour, alors qu'elle voulut connaître mon pays d'origine et que je lui répondis

que je venais du Mali, elle fut toute surprise... c'est que sa maman avait déjà initié plusieurs projets d'hydraulique villageoise là-bas: pompes à eau et groupes électrogènes. La simplicité de cette grande dame m'a beaucoup étonné.

7. Une autre fois, je me présente dans un restaurant utilisant notre logiciel pour le réparer. Avant de procéder, je demande à voir la gérante. Lorsque la serveuse me répondit: 'elle était dans le frigidaire', je fus quelque peu choqué. Ce n'est qu'après coup que je sus que la chambre froide pouvait aussi s'appeler frigidaire.
8. Lors d'une réunion, ma patronne me demande: "*Oumar, depuis combien de temps es-tu au Canada.*" Ce à quoi je répondis: "*dix hivers.*" Et elle se mit à rire pendant plusieurs minutes jusqu'à en avoir les larmes aux yeux, avant d'ajouter: *tu comptes en hivers, toi, là là!*
9. Une autre fois, alors que j'étais en train de déneiger devant ma porte, voilà que je tombe sur les fesses, la pelle à la main. Un passant ayant assisté à la scène s'arrête pour me lancer: "*ici, c'est le Québec! Nous autres, on aime ça, la neige!*". Et on rigola un bon coup tous les deux.
10. Un jour, j'appelai mon locataire pour le remercier d'avoir déneigé la devanture. Il me répondit tout bonnement: "*c'est correct, Oumar... moi, je suis Québécois. J'aime ça, la neige. J'en mange!*"
11. Je me rappelle de ce vieux photographe Juif qui, après que j'eus réparé son ordinateur, me dit: "*ah! Tu viens du Mali? Je connais bien ce pays, le président, c'est Modibo Keita*". Ha! Ha! Ha! Nous étions alors en l'an 2000. Savait-il seulement que le président Modibo Keita est mort depuis le 16 Mai 1977?

